

CAHIER  
DRomans québécois Page D 3  
Littérature jeunesse Page D 4  
Le feuilleton Page D 6Riopelle Page D 7  
Bleu comme une orange Page D 8

# LIVRES

## Balades littéraires

### L'Enquête

Louis Hémon

MARIE-ANDRÉE  
LAMONTAGNE  
LE DEVOIR

Vous connaissez vos classiques, bien sûr: *Maria Chapdelaine*, *Menaud maître-draveur*, les *Poésies complètes* de Nelligan, *Le Survenant*... A califourchon sur deux siècles, tant par la chronologie que par l'esprit, ces œuvres revendiquent, à juste titre, une place de choix dans la littérature nationale. Mais leurs qualités propres n'ont-elles pas fait oublier celles qui les ont précédées? Avec leurs raccourcis inévitables, les manuels ont sans doute assimilé trop légèrement la littérature canadienne-française du XIX<sup>e</sup> siècle au seul terroir et à une idéologie de la survivance qui n'est plus de saison. Du feuilleton haletant, avec pirates et enlèvements à la clé, au récit de voyage, en passant par le pamphlet et le journal, à cette époque comme maintenant, les écrivains n'ont jamais accepté de se limiter à un genre. Pourquoi ne pas profiter de l'été pour (re)découvrir quelques-uns d'entre eux? Pendant les prochaines semaines, la une du cahier *Livres* vous invite à une balade dans les contrées pas si lointaines de notre littérature en vous proposant la lecture de textes méconnus d'auteurs connus et moins connus de notre jeune littérature. Ni curiosités ni documents, ces textes, nous les avons choisis avant tout pour leur intérêt. Au lecteur de mesurer maintenant son indulgence à l'endroit du passé.

En tout bien tout honneur, nous ouvrons cette série avec une nouvelle inédite que Mathieu-Robert Sauvé, son biographe, attribue à Louis Hémon (sur l'histoire de cette découverte, lire notre texte en page D 2). Si Maria Chapdelaine a fait rêver plus d'un lecteur, elle n'était pas le seul personnage féminin à hanter l'écrivain, comme on le lira maintenant.

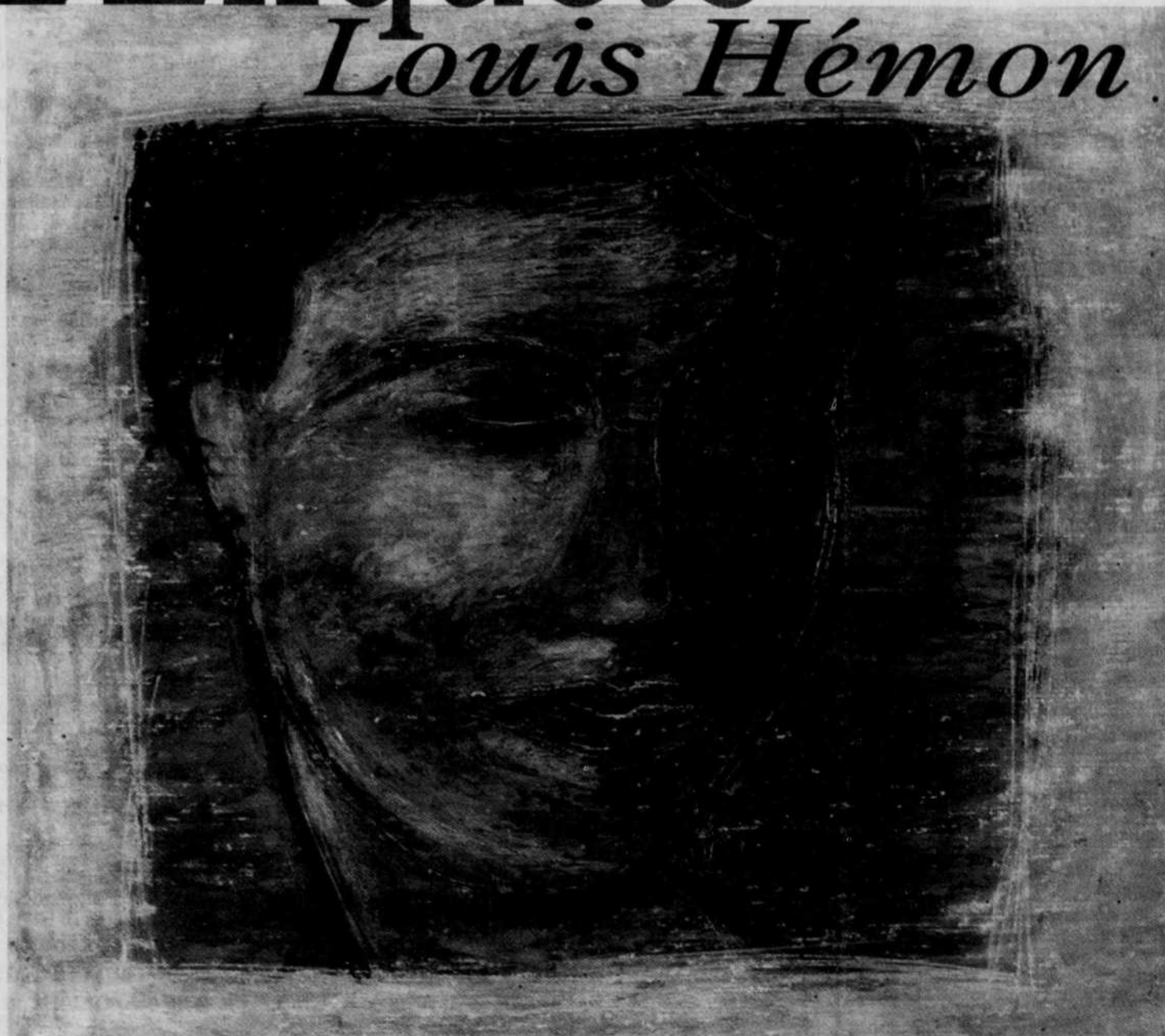


ILLUSTRATION: TIFPET

LOUIS HÉMON

Les membres du Jury retournaient de la morgue vers la salle des séances, à travers le petit jardin municipal, si soigneusement paré. Les allées de bitume serpentaient entre de minuscules pelouses ovales, tendues ras, défendues par des lignes d'arceaux; elles côtoyaient des massifs de fleurs disposées en rosaces multicolores, longeaient des groupes d'arbustes soignés comme des bouquets, tournaient autour d'arbres malingres élevés à grand-peine dans le sol pauvre de la cité.

Un des jurés, un petit homme blême à moustache clairsemée, longeaient les pelouses en traînant les pieds, les mains dans ses poches, et regardait l'herbe, les fleurs et les buissons en clignotant.

Il dit à son voisin:

«Une belle fille, ma foi!»

L'autre répondit:

«Oui, c'était une belle fille.»

Le petit homme blême s'arrêta un instant, jeta un regard instinctif en arrière, et se remit en marche. Il semblait étonné, troublé par une impression obscure qu'il devait y avoir quelque chose de défectueux dans le mécanisme du monde; choqué sans savoir pourquoi par le contraste de la claire matinée et du jardin mièvre, et de ce corps qu'ils venaient de contempler derrière une

vitre, dont les formes pleines saillaient sous le linceul.

Ils entrèrent dans la salle des séances un par un, s'assirent sur leur estrade et conversèrent à voix basse en attendant le coroner. Quand celui-ci fut arrivé, un policeman passa de l'un à l'autre avec une bible et leur fit prêter serment; ensuite ils désignèrent leur président et se préparèrent à discuter, se penchant en avant pour mieux entendre.

Le Coroner disposa quelques papiers devant lui sur la table, et leur expliqua ce dont il s'agissait. Il leur parlait avec une considération marquée, comme s'il tenait à manifester son respect pour le mandat qui leur était confié; mais, tout en parlant, il les regardait l'un après l'autre avec une nuance d'indulgence ironique, se demandant constamment s'il s'était exprimé avec assez de simplicité, et s'ils l'avaient bien compris.

Il exposa que l'enquête portait sur la mort d'une jeune fille de nationalité russe, de religion israélite, dont le vrai nom était Golda Kaliski. Cette jeune fille avait été écrasée par un omnibus automobile à deux heures de l'après-midi, en traversant précipitamment Whitechapel Road. Trois côtes avaient été brisées, dont une avait perforé le poumon droit, sans compter d'autres blessures, et la victime de l'accident était morte avant d'arriver à

VOIR PAGE D 2: HÉMON

Tous les samedi

Gratuit dans Le Devoir...

## LE GUIDE DE LA TÉLÉVISION ET DES SORTIES!

TOCI  
TOCI  
TOCI

## LIVRES

## HÉMON Alors lui, Mordecai Weinberg, avait senti qu'il l'aimait toujours...

SUITE DE LA PAGE D 1

l'hôpital où on la transportait. Les témoins à entendre étaient le chirurgien de l'hôpital, qui avait constaté les blessures et la mort, le chauffeur de l'autobus, et un jeune homme également de nationalité russe, qui se trouvait avec la victime au moment de l'accident.

Ce dernier aurait dû déposer d'abord; mais il ne parlait pas anglais, et le Coroner entendit les autres témoins pendant qu'on allait chercher un interprète.

Le chirurgien ne put que relater brièvement les suites de l'accident et décrire les blessures qu'il avait relevées, trop tard pour intervenir, puisque la victime avait déjà cessé de vivre. Il ne pouvait y avoir aucun doute sur la cause de la mort. Cette jeune fille semblait avoir joui d'une santé robuste et était exceptionnellement bien développée.

Le chauffeur de l'autobus expliqua à son tour que la victime était venue pour ainsi dire se jeter sous les roues de son véhicule, de manière si soudaine qu'il n'avait pu ni freiner, ni l'éviter. Les témoins de l'accident, dont le policier, avaient tous reconnu qu'il marchait à une allure modérée. Il n'avait jamais subi de contravention. Cette jeune fille avait quitté brusquement le trottoir en courant et — il ne pouvait employer d'autre expression — était venue se jeter sous ses roues.

Quand il eut terminé sa déposition, l'interprète était arrivé, et le Coroner lui posa quelques questions préliminaires. Connaissait-il soit la victime, soit le témoin dont il devait traduire les paroles? Non! Il ne les connaissait pas. Le témoin allait-il déposer en russe? Non! Il préférait déposer en yiddish, que lui, l'interprète, comprenait parfaitement.

Et la déposition commença. Le témoin était un homme court, avec des yeux au regard niais et inquiet dans un visage grêle. La pâleur malsaine de sa peau, le blond fade et comme effacé, couleur de foin, de ses cheveux et de sa moustache, ses vêtements bruns usés, se fondaient pour faire de lui un être atténué et terne, un bloc couleur de bois dans lequel les coups de ciseau du sort sculptaient négligemment une vie.

Son nom? Mordecai Weinberg. Il était âgé de 27 ans, boulanger de son état. Le lieu de sa naissance? Un village du Gouvernement de Lodz, dans la Pologne russe, où il avait connu Golda Kaliski. Oui! Il l'avait bien connue; il la connaissait depuis bien des années. Ils avaient été fiancés. Il était Israélite aussi.

Le Coroner remarqua qu'il n'avait guère le type de sa race, et posa d'autres questions. Mais quand l'interprète essaya de les traduire, il se heurta à un contre-courant de mots affolés, hâtifs, de phrases nerveuses qui n'étaient pas des réponses, mais le commencement d'un récit. Un récit qui vint en vagues enchevêtrées, débordant de vraie passion et de vraie douleur, une trame d'iniquité, de malchance, de torts irréparables, un grand chagrin... L'homme était sorti d'un seul jet de sa grotesque carapace terne, et parlait d'abondance, d'une voix rauque, avec des gestes gauches. Il se tournait vers le coroner et semblait implorer justice ou vengeance, ou peut-être quelque-une de ces décisions miraculeuses qui sont du pouvoir des grands, et qui remettent tout en ordre; et quand un geste lui rappelait que le magistrat ne pouvait le comprendre, il s'adressait de nouveau à l'interprète et recommençait pour lui l'histoire lamentable d'une voix

plus basse, le suppliant des yeux de cela trois ans, dans ce village du Gouvernement de Lodz. Elle avait 17 ans à cette époque, et les yeux de tous les jeunes hommes se tournaient vers elle, à cause de sa grande beauté. Mais c'était lui qu'elle avait choisi, et leurs parents avaient approuvé leurs fiançailles et les avaient bénis. Il était très pauvre, si pauvre qu'il ne pouvait espérer l'épouser de longtemps, parce qu'il ne gagnait pas assez pour deux; et elle n'avait pour elle que sa jeunesse chaste, ses mérites de ménagère économe et prudente, et la beauté de son corps. Mais, de savoir qu'elle serait à lui quelque jour, qu'elle coopérerait sa chevelure pour n'être aimée que de lui, et qu'elle lui donnerait des enfants, l'avait rempli d'un courage si prodigieux qu'il se battait avec la vie comme un géant, insouciant des fatigues, des privations et des déboires d'une existence sordide et dure.

Car la vie était terriblement dure pour les Juifs du Gouvernement de Lodz. Traqués, opprimés, pressurés sans relâche, ils ne pouvaient que vivre à la dérobée leurs faibles vies et goûter à la dérobée leurs faibles joies, en attendant que l'Innommable se souvint d'eux. Mais lui, Mordecai Weinberg, attendait sans se plaindre, parce qu'il songeait constamment à Golda Kaliski, qui serait sa femme lorsqu'il gagnerait assez d'argent.

Et voici que Golda était partie. Il avait appris cela un soir, brusquement, en même temps qu'il apprenait bien d'autres choses horribles; et maintenant encore, après trois ans, il n'avait pas bien compris. Un jour elle était là auprès de lui, consentante et fidèle, supplantant avec lui les mois qui venaient et le montant de leur épargne, et un autre jour, presque le lendemain, semblait-il, elle avait abandonné à la fois sa religion, sa race, et l'homme qui l'aimait.

Elle s'était peut-être rendu compte qu'il n'était pas digne d'elle, ou bien elle s'était lassée d'attendre. Et elle était partie. Partie pour suivre un Gentil, un mauvais homme, sans foi ni honneur, qui lui avait menti. Elle était partie, et Mordecai Weinberg avait pleuré parce que l'argent qu'il avait épargné à si grand-peine, ne lui servait plus de rien; et après qu'il eut pleuré, que pouvait-il faire, sinon continuer à travailler de son état dans ce village du Gouvernement de Lodz, où les Juifs étaient si durement traités.

Mais, après bien des mois, voici que des nouvelles lui étaient parvenues, des nouvelles qui venaient une par une, à de longs intervalles et après avoir passé par bien des mains, des nouvelles envoyées par des gens de leur race qui habitaient d'autres villes. Et les nouvelles disaient que le Gentil qui avait perdu Golda Kaliski par des mensonges l'avait trahie et l'avait quittée; et un [peu] plus tard, d'autres nouvelles firent savoir qu'elle avait été malade, et qu'en sortant de l'hôpital elle était partie pour l'Angleterre.

Alors lui, Mordecai Weinberg, avait senti qu'il l'aimait toujours, et que si elle voulait encore de lui, le reste ne compterait pas. Il était allé trouver le père de Golda pour lui dire cela; mais le père de Golda lui répondit que sa fille s'était doublement déshonorée en se livrant à un infidèle, et qu'il ne la connaissait plus.

Et le même soir Mordecai Weinberg était parti en se cachant, à cause des autorités, portant toute son épargne dans une ceinture de cuir. Il avait marché pendant bien des jours, rencontré des Gentils qui l'avaient battu et volé, et il avait été deux fois mis en prison. Mais son grand amour le rendait fort et hardi, et il avait inventé des ruses, trouvé des mensonges ingénieux, et marché sans presque jamais se reposer. En Allemagne des gens de sa race lui avaient prêté de l'argent pour prendre le chemin de fer jusqu'à Hambourg, et à Hambourg il avait travaillé de son état pendant trois mois pour rembourser l'argent

rouges de Grasset), *Écrits sur le Québec* (Boréal compact), *Œuvres complètes* (Guérin, édition d'Aurélien Boivin), *Écrits sur le sport* (Guérin).



ILLUSTRATION CHRISTIAN TIFFET

plus basse, le suppliant des yeux de cela trois ans, dans ce village du Gouvernement de Lodz. Elle avait 17 ans à cette époque, et les yeux de tous les jeunes hommes se tournaient vers elle, à cause de sa grande beauté. Mais c'était lui qu'elle avait choisi, et leurs parents avaient approuvé leurs fiançailles et les avaient bénis. Il était très pauvre, si pauvre qu'il ne pouvait espérer l'épouser de longtemps, parce qu'il ne gagnait pas assez pour deux; et elle n'avait pour elle que sa jeunesse chaste, ses mérites de ménagère économe et prudente, et la beauté de son corps. Mais, de savoir qu'elle serait à lui quelque jour, qu'elle coopérerait sa chevelure pour n'être aimée que de lui, et qu'elle lui donnerait des enfants, l'avait rempli d'un courage si prodigieux qu'il se battait avec la vie comme un géant, insouciant des fatigues, des privations et des déboires d'une existence sordide et dure.

Car la vie était terriblement dure pour les Juifs du Gouvernement de Lodz. Traqués, opprimés, pressurés sans relâche, ils ne pouvaient que vivre à la dérobée leurs faibles vies et goûter à la dérobée leurs faibles joies, en attendant que l'Innommable se souvint d'eux. Mais lui, Mordecai Weinberg, attendait sans se plaindre, parce qu'il songeait constamment à Golda Kaliski, qui serait sa femme lorsqu'il gagnerait assez d'argent.

Et voici que Golda était partie. Il avait appris cela un soir, brusquement, en même temps qu'il apprenait bien d'autres choses horribles; et maintenant encore, après trois ans, il n'avait pas bien compris. Un jour elle était là auprès de lui, consentante et fidèle, supplantant avec lui les mois qui venaient et le montant de leur épargne, et un autre jour, presque le lendemain, semblait-il, elle avait abandonné à la fois sa religion, sa race, et l'homme qui l'aimait.

Elle s'était peut-être rendu compte qu'il n'était pas digne d'elle, ou bien elle s'était lassée d'attendre. Et elle était partie. Partie pour suivre un Gentil, un mauvais homme, sans foi ni honneur, qui lui avait menti. Elle était partie, et Mordecai Weinberg avait pleuré parce que l'argent qu'il avait épargné à si grand-peine, ne lui servait plus de rien; et après qu'il eut pleuré, que pouvait-il faire, sinon continuer à travailler de son état dans ce village du Gouvernement de Lodz, où les Juifs étaient si durement traités.

Mais, après bien des mois, voici que des nouvelles lui étaient parvenues, des nouvelles qui venaient une par une, à de longs intervalles et après avoir passé par bien des mains, des nouvelles envoyées par des gens de leur race qui habitaient d'autres villes. Et les nouvelles disaient que le Gentil qui avait perdu Golda Kaliski par des mensonges l'avait trahie et l'avait quittée; et un [peu] plus tard, d'autres nouvelles firent savoir qu'elle avait été malade, et qu'en sortant de l'hôpital elle était partie pour l'Angleterre.

Alors lui, Mordecai Weinberg, avait senti qu'il l'aimait toujours, et que si elle voulait encore de lui, le reste ne compterait pas. Il était allé trouver le père de Golda pour lui dire cela; mais le père de Golda lui répondit que sa fille s'était doublement déshonorée en se livrant à un infidèle, et qu'il ne la connaissait plus.

Et le même soir Mordecai Weinberg était parti en se cachant, à cause des autorités, portant toute son épargne dans une ceinture de cuir. Il avait marché pendant bien des jours, rencontré des Gentils qui l'avaient battu et volé, et il avait été deux fois mis en prison. Mais son grand amour le rendait fort et hardi, et il avait inventé des ruses, trouvé des mensonges ingénieux, et marché sans presque jamais se reposer. En Allemagne des gens de sa race lui avaient prêté de l'argent pour prendre le chemin de fer jusqu'à Hambourg, et à Hambourg il avait travaillé de son état pendant trois mois pour rembourser l'argent

rouges de Grasset), *Écrits sur le Québec* (Boréal compact), *Œuvres complètes* (Guérin, édition d'Aurélien Boivin), *Écrits sur le sport* (Guérin).

Quelques éditions modernes des écrits de Louis Hémon

Nombreuses éditions de *Maria Chapdelaine* (BQ, Boréal compact, J'ai lu), *Battling Malone, pugiliste*, *Monsieur Ripois et la Némésis* (Boréal compact, Les Cahiers

qu'on lui avait prêté et gagner le prix de son passage.

Une fois à Londres il avait d'abord marché dans les rues depuis trois jours dans l'espoir qu'il la rencontrerait peut-être; ensuite il avait compris que cette ville était plus grande qu'aucune ville qu'il eût jamais vue, et il avait désespéré de la retrouver jamais. On lui avait conseillé d'aller trouver les chefs de la police sans crainte, parce que dans ce pays-ci la police ne traitait pas les hommes de sa race plus mal que les autres, et il y était allé en tremblant. Les chefs de la police avaient été pleins de bonté; mais ils lui avaient dit qu'ils ne pouvaient rien pour lui, et que d'ailleurs celle qu'il cherchait avait probablement changé de nom.

Un d'eux, qui parlait yiddish et qui l'avait traité comme un frère, lui expliqua pourtant comment il devait s'y prendre.

— Restez dans l'East End — avait-il dit —, au coin d'Algate et de Commercial Road, ou encore mieux au coin de Black Lion Yard, à gauche en remontant Whitechapel Road, et attendez qu'elle passe. Si elle est à Londres, elle finira bien par passer par là!

Il était allé se poster au coin de Black Lion Yard, exactement comme le chef de la police lui avait dit, et il avait attendu. La nuit il travaillait de son état de boulanger, et tout le jour il restait au coin de Black Lion Yard, exactement comme le chef de police lui avait dit, sans jamais s'éloigner, marchant en rond sur le trottoir pour ne pas avoir trop froid et pour s'empêcher de dormir. Et il avait attendu.

Presque tous les gens qui passaient — et il en avait vu passer des milliers — étaient de sa race, et il en était venu à en connaître quelques-uns, qu'il avait interrogés. Avaient-ils par hasard vu une jeune fille forte et belle, qui avait les yeux comme ceci et des cheveux comme cela? S'ils l'avaient vue, ils la reconnaîtraient de suite, à cause de sa grande beauté! Mais aucun d'eux ne l'avait vue. Et il avait continué à attendre, au coin de Black Lion Yard et de Whitechapel Road.

Il avait attendu en se répétant doucement ce qu'il lui dirait quand il la verrait devant lui, comment il s'y prendrait pour l'attendre et vaincre son orgueil, comment il la prierait d'avoir pitié de lui, de l'accepter encore une fois et de patienter un peu, un tout petit peu, pendant qu'il travaillerait terriblement dur pour amasser de l'argent pour la mise en ménage. Dans ce pays-ci, on était bien payé, et la police empêchait qu'on ne vous volât, et sûrement elle aurait pitié de lui. Il avait attendu du matin à la nuit, jour après jour, et parfois il s'était absenté de son tra-

vail pour attendre aussi le soir. Et une fois il avait rencontré le chef de police, qui lui avait montré tant de bonté, et le chef de police lui avait répété qu'il ne pouvait faire mieux, et que si Golda Kaliski était à Londres elle finirait par passer par là.

Alors lui avait attendu avec plus d'espérance encore, et quand, accablé de sommeil, il s'était endormi quelques heures, tout habillé, sur son lit, il lui était arrivé de se réveiller en sursaut et de sortir en courant, comme fou, parce qu'il avait rêvé que Golda Kaliski passait au coin de Black Lion Yard pendant qu'il n'y était pas. En vérité il avait attendu.

Le Coroner écoutait sans interrompre, les mains croisées sur sa table, regardant alternativement le témoin, qui parlait d'une voix rauque, avec des gestes saccadés et maladroits, les yeux ternes, et l'interprète, qui traduisait phrase par phrase en hésitant un peu. Les jurés écoutaient aussi sans remuer. Les policiers de service suivaient le Coroner des yeux, placides, s'étonnant sans doute qu'il écoutât la déposition de cet homme sans lui demander d'abréger.

— Il avait attendu si longtemps qu'un jour elle avait enfin passé par là; et quand il l'avait vue il n'avait pas trouvé la force de lui parler de suite, tant elle était changée. Toujours belle; mais plus pâle et plus maigre, l'air las, et des yeux où il ne restait plus rien de vivant qu'un grand orgueil. Quand il l'avait vue ainsi, il avait compris qu'il l'aimait encore plus qu'il n'avait pensé. Et au moment où il allait lui parler, elle l'avait vu à son tour, et elle avait fui devant lui.

Elle avait fui devant lui, qui l'aimait. Sûrement ce n'était pas qu'il craignait un châtiement ou une vengeance; c'était plutôt l'instinct d'un être que le repentir a blessé; un conseil irrésistible de son orgueil; la honte de subir un pardon humiliant.

Mais s'il avait pu lui parler, il aurait bien su l'attendrir et la convaincre, lui montrer que c'était lui qui suppliait, qu'il avait souffert autant qu'elle, et sans jamais la condamner dans son cœur, lui rappeler son grand amour. S'il avait pu lui parler... Mais à sa vue elle s'était jetée dans la rue comme une bête poursuivie... etc. Oh! Dieu unique! L'horreur du beau corps broyé!

Il l'aimait. La voix rauque s'éleva avec des accents d'agonie; les mains qui saillaient des hanches effrangées pétèrent le vide en geste de torture; les yeux ternes s'étaient illuminés dans le masque blême criblé de marques malsaines et flambaient d'une lueur de désir poignant, de grief insupportable. L'homme s'était tourné vers les jurés et semblait leur jeter une lamentation éperdue, une protestation contre la stupidité atroce du sort, contre l'iniquité des hommes et des dieux...

Quand il se tut, l'interprète sembla vouloir parler, hésita un peu, ébaucha un geste gauche, et répéta: Il l'aimait.

## GROUPE Renault-Bray

PALMARÈS du 14 au 20 juin 2000

1 ROMAN	Avant de te dire adieu	3 M. Higgins Clark	Albin Michel
2 BIOGRAPH	Maurice Richard : l'idole d'un peuple	53 J.-M. Pellerin	Trustar
3 ESSAI Q.	Le mystère Villeneuve	7 J. Beauvoyer	Oc / Amérique
4 POLAR	Soins intensifs	3 C. Brouillet	courte échelle
5 POLAR	Le testament	6 John Grisham	R. Laffont
6 HISTOIRE	100 ans d'actualités - La Presse	28 Collectif	La Presse
7 ROMAN	City	5 A. Baricco	Albin Michel
8 POLAR	Prisonniers du temps	3 M. Crichton	R. Laffont
9 SPORT	Jean Perron : profil d'un vainqueur	4 Étienne Marquis	Trustar
10 SPIRITU.	L'art du bonheur ♥	68 Dalaï-Lama	R. Laffont
11 ESSAI Q.	Marcel Tessier raconte...	13 Marcel Tessier	L'Homme
12 POLAR	La lune était noire	3 Michael Connelly	Seuil
13 ROMAN	Et si c'était vrai...	22 Marc Lévy	R. Laffont
14 PSYCHO.	À chacun sa mission	31 Monbourquette	Novalls
15 ROMAN	Véronika décide de mourir	11 Paulo Coelho	Anne Carrière
16 PSYCHO.	La synergologie	4 Philippe Turchet	L'Homme
17 CUISINE	Sushi faciles	3 Collectif	Marabout
18 ROMAN	Fille du destin ♥	3 Isabel Allende	Grasset
19 ROMAN	Le périple de Baldassare ♥	5 Amin Maalouf	Grasset
20 JEUNESSE	100 comptines (Livre & DC) ♥	41 Henriette Major	Fides
21 ROMAN	Balzac et la petite tailleuse chinoise ♥	19 Dai Sijie	Gallimard
22 ROMAN	Le bonheur en Provence ♥	11 Peter Mayle	Nil
23 NUTRITION	Quatre groupes sanguins, quatre régimes	37 P. J. D'Adamo	du Roseau
24 SEXUALITÉ	Le pénis illustré ♥	13 Joseph Cohen	Könemann
25 BIOGRAPH.	Mémoires de la rose ♥	5 Consuelo de Saint-Exupéry	Plon
26 JEUNESSE	Harry Potter : coffret 3 vol.	27 J.-K. Rowling	Gallimard
27 B.D.	Lucky Luke n° 39 - Le prophète	10 Morris/Nordmann	Lucky Comics
28 ROMAN Q.	L'autruche céleste	18 Iléana Doclin	Flammarion Q.
29 PSYCHO.	Les manipulateurs sont parmi nous ♥	138 I. Nazare-Aga	L'Homme
30 ROMAN	La pierre de lumière, tome 1 - Néfer le silencieux	5 Christian Jacq	XO éditeur
31 POLAR	La cinquième femme	8 Henning Mankell	Seuil
32 HORREUR	Hannibal ♥	22 Thomas Harris	Albin Michel
33 CUISINE	Pinardises : recettes et propos culinaires ♥	283 Daniel Pinard	Boréal
34 ROMAN	Soie ♥	178 A. Baricco	Albin Michel
35 PSYCHO.	La guérison du cœur	20 Guy Corneau	L'Homme
36 SC.FICTION	L'empire des anges	8 Bernard Werber	Albin Michel
37 PSYCHO.	Bouillon de poulet pour l'âme du golfeur	4 Canfield & Ai	Sciences & Culture
38 ROMAN	Un parfum de cèdre ♥	40 A.-M. Macdonald	Flammarion Q.
39 PHILOSO.	Théorie du corps amoureux	12 Michel Onfray	Grasset
40 SPIRITU.	L'infini dans la paume de la main	3 Ricard & Thuan	NIL

## Livres - format poche

1 B.D.	DragonBall n° 41	2 Akira Toriyama	Glénat
2 ROMAN	Geisha ♥	7 Arthur Golden	Livre de poche
3 ROMAN	Les cendres d'Angela ♥	68 Franck McCourt	J'ai lu
4 ROMAN	Le parfum	11 Patrick Süskind	Livre de poche
5 ROMAN	L'alchimiste	224 Paulo Coelho	J'ai lu

♥ : Coups de cœur RB ; 1ère semaine sur notre liste

NOMBRE DE SEMAINES DEPUIS LEUR PARUTION

www.renaud-bray.com

## HISTOIRE LITTÉRAIRE

## Le Dickens français



Louis Hémon par Micheline Hamel

Sauvé. Aurélien Boivin, de l'Université Laval, avait regroupé auparavant les nouvelles parues dans le journal *Le Vélo*, puis dans la revue *L'Auto*. Chantal Bouchard a publié par la suite les nouvelles londoniennes.

Après avoir pris connaissance des quatre romans et de la soixantaine de nouvelles de Louis Hémon, Mathieu-Robert Sauvé a acquis la conviction que cet écrivain a été injustement rangé dans la catégorie des écrivains moralistes et traditionnels. Originaire de Brest, élève des meilleures écoles de Paris, Louis Hémon a grandi dans un milieu culturel de premier plan.

Son célèbre roman sur la Haute-Mauricie et le lac Saint-Jean a d'abord été publié en feuilleton dans *Le Temps*. Bernard Grasset l'a repris en 1921, ce qui propulsa sa maison d'édition de manière in-

usitée. «Bernard Grasset doit sa fortune à Maria Chapdelaine. Il en a fait le best-seller de l'époque. Ce livre s'est vendu à dix millions d'exemplaires», explique Mathieu-Robert Sauvé.

À ce moment-là, Louis Hémon était mort depuis huit ans déjà, écrasé par un train à Chapleau, en route pour le Far West. Aucun de ses romans n'a été publié sous forme de livre de son vivant. «C'est un nouvelliste prolifique, mort dramatiquement à 32 ans, poursuit Mathieu-Robert Sauvé. Dans la préface de Colin-Maillard, Jacques Ferron a écrit que Louis Hémon s'est suicidé. J'ai la conviction que Louis Hémon ne s'est pas suicidé. Il s'en allait dans l'Ouest, un soir de juillet, c'était une belle image de sa vie.»

L'écrivain se livrait peu. Mais par ses lettres à sa mère, on apprend des bribes. Il a vécu avec une comédienne à Londres et a eu une fille d'elle, mais cette femme a été internée dans une maison psychiatrique. Quelques années plus tard, l'écrivain a pris le bateau à Liverpool pour faire la traversée jusqu'à Montréal, pour de là gagner à pied Péribonka.

«Il n'a jamais eu de problème à trouver du travail mais il a tenu à agir comme aide-fermier à Péribonka. C'est dans cette perspective que, de Péribonka, il s'est enfoncé dans le bois pour la construction du chemin de fer.»

À Londres, de 1903 à 1911, il a écrit trois romans: *Battling Malone, pugiliste*, *Colin-Maillard*, où il défendait les idées socialistes, et enfin *Monsieur Ripois et la Mémé*. «Battling Malone, c'est un batteur de rue récupéré par l'aristocratie. Il gagne des combats à la

gloire de l'Angleterre. Mais après une défaite, il est jeté, puis assassiné par une femme. C'est très noir. Il y a des gens désespérés dans ses histoires. Il y a toujours une très belle femme et une quête qui revient dans ses romans et nouvelles.»

Après son service militaire, Louis Hémon resta à Londres huit ans. «Une fois à Montréal, il a écrit une nouvelle sur une course de raquetteurs. Il y en a une autre sur les bûcherons de la Tuque.» Une troisième, *Routes et véhicules*, parle des pires routes du monde tandis qu'une quatrième raconte *Une course dans la neige*. Il y a aussi *Le Fusil à cartouche*. Mais pour Mathieu-Robert Sauvé, la meilleure nouvelle reste *Les Hommes de bois*.

L'écrivain breton avait vécu 22 mois au Canada. Un prêtre l'avait convaincu de séjourner au Lac-Saint-Jean, avant de partir en direction du Far West. Mathieu-Robert Sauvé confie: «Dans mon livre, j'ai triché. Les deux tiers se passent ici. Il manque les recherches à Londres et à Paris, où il habitait au 27 de la rue Vaouquin.»

Tout cela reste à explorer pour une grande biographie à la manière de *Gabrielle Roy* de François Ricard. Entre-temps, Mathieu-Robert Sauvé peut s'enorgueillir d'avoir trouvé un inédit de l'auteur du roman le plus vendu de toute l'histoire de la littérature québécoise.

LOUIS HÉMON.

LE FOU DU LAC

Mathieu-Robert Sauvé

XYZ Éditeur,

coll. «Les grandes figures»

Montréal, 2000, 184 pages

## LIVRES

BANDES DESSINÉES

Surenchère d'abus  
d'excès démesurés?Cœur de maman: lisibilité réduite,  
mais ça plane et il y a de l'atmosphère!

CEUR DE MAMAN

Henriette Valium  
Publié à compte d'auteur  
Montréal, 2000, 52 pages

DENIS LORD

Même éditée à compte d'auteur avec un tirage pusillanime, un album du Québécois Henriette Valium (né Patrick Henley) demeure un événement. Réputé chez les fans d'underground en Europe et aux États-Unis (album *Primitive Cretin* chez Fantagraphics), Valium est, au Québec, adulé par un public restreint mais irréductible parmi lequel figurent des auteurs de bédé de plusieurs générations. Cauchemardesque, cru, dessinateur virtuose, Valium déménage terriblement. Et on a envie de le suivre.

Sérigraphié par l'auteur lui-même, *Cœur de maman* est le seul autre long récit de Valium avec *La Mallette de plastique*, dont certains segments furent publiés dans le défunt magazine *Titanic*. On y retrouve trois personnages récurrents de l'auteur: Monsieur Iceberg, Doc Lekron et Pattou, alter ego de Valium. Archétype du scientifique dément, Doc Lekron pratique des expériences sur un cœur de maman «maintenu en vie par vagence polarisée, prisme de phallite faisant l'aller-retour» (sic). Cette ultime entité maternelle se meurt par l'insulte, et comme on l'en abuse copieusement, *Cœur de maman* va faire un sacré bout de chemin et ravager la cité. Comme le dit le narrateur de ce récit apocalyptique, «un sale boniment allié à du mauvais manipulé génétique peut causer Satan!». Quant à Pattou, alcoolique au dernier stade qu'un lien filial semble rattacher au monstre, il doit trouver sa rédemption à travers une série d'épreuves que la décence ne nous autorise pas à révéler ici.

## Densité peu commune

La compréhension de *Cœur de maman* exige du lecteur une attention soutenue et une grande réceptivité au délire et à ce qu'il est convenu d'appeler l'obscénité. Dans la tradition de l'underground américain des années 60 (Robert Williams, S. Clay Wilson), les pages de cet album grand format (28 centimètres sur 44,5) sont chargées d'un luxe — d'une luxure? — inouï de détails où les tabous sont féroceusement fracassés. Les cases débordent les unes sur les autres; plusieurs pages sont dotées d'une manière de frange ornementale où des figures grimaçantes s'emboîtent les unes dans les autres; jusqu'au lettrage des titres des différents segments du récit qui se compose d'objets, de figures, comme des lettres. Un travail de moine... excommunié.

Cette surenchère graphique sert mal la lisibilité d'un récit déjà un peu obscur, truffé de jocal et de néologismes, d'autant plus que Va-



lium enchâsse dans *Cœur de maman* de courtes histoires thématiques (l'alcool, le rêve, le sexe...) qui, bien que souvent très drôles, brisent le rythme. L'album n'en demeure pas moins formidable, œuvre crue et inspirée d'un artiste accompli chez qui humour et provocation se conjuguent à une vision tourmentée de la société, de l'alcoolisme et des rapports homme-machine. Graphiquement, dans cette débauche de hachures et de photocopies retouchées, dans cette maîtrise du trait et ces personnages dérisoires prisonniers d'une apocalypse quotidienne, c'est bien davantage que du talent qui est à l'œuvre...

En plus d'avoir publié dans de nombreux fanzines au Québec et en France, Henriette Valium est aussi l'auteur de plusieurs albums dont *Maladies*, *The Clinical Visit* et *La Prison anale des frères Rouges*. Plusieurs de ces livres ont été édités par des micro-éditeurs ou à compte d'auteur, tout comme *Cœur de maman*, qui bénéficie d'une distribution réduite. Au moment d'écrire ces lignes, l'album n'était disponible que chez Fichtre et au Marché du Livre, deux librairies montréalaises.

Pourquoi les éditeurs ont-ils passé à côté? Valium a proposé son manuscrit à Fantagraphics et Mille-Îles. Le premier a décliné son offre pour des raisons d'ordre financier. Pour ce qui est de Mille-Îles, principal éditeur québécois de bédé, Valium a offert son album à Yves Millet, directeur de la collection «Zone connective», vouée à la publication d'œuvres marginales. Six mois après avoir proposé son manuscrit, Valium était sans nouvelle de Millet. Joint par téléphone, ce dernier nous a dit qu'il n'a pas refusé de publier *Cœur de maman* mais qu'il attendait que les livres de Mille-Îles soient distribués sur le marché européen. Les récits de Valium, «alternatif dans l'alternatif», seraient en outre difficiles à placer en librairie au Québec en raison de leur extrême crudité. Quoi qu'il en soit, le fait est que l'obscénité n'est pas tant dans l'œuvre de Valium mais dans l'anorexique distribution d'un créateur d'une telle envergure dans son pays d'origine.

lordd@caramail.com

DOCTEUR LOUKOUM

Pan Bouyoucas  
Éditions Trait d'union  
Montréal, 2000, 150 pagesL'ENCYCLOPÉDIE  
DU PETIT CERCLENicolas Dickner  
L'Instant même  
Québec, 2000, 110 pages

Né au Liban dans une famille d'origine grecque, Pan Bouyoucas vit au Québec depuis 1963. Il a été critique de cinéma, traducteur. Il est surtout connu du public comme dramaturge, mais il également écrit des romans: *L'humoriste et l'assassin* (paru chez Libre expression en 1996) était une histoire pleine d'énigmes et de clés dont le héros tentait, parmi mille embûches, de répondre à cette question lancinante: «Depuis quand au Québec assassine-t-on ceux qui dérangent?»

*Docteur Loukoum*, qui est le premier recueil de nouvelles de Bouyoucas, ne suit pas servilement les canons du genre. Parmi ces dix textes, il y en a quelques-uns qui pourraient être assimilés davantage au conte ou au simple récit de vie. Mais dans chacun, les personnages sont confrontés au quotidien à ces grandes préoccupations intemporelles que sont le désir et l'amour, la violence et la mort. On se débat contre une certaine fatalité qui n'est pas le fait de forces obscures: elle s'installe plutôt au gré de simples incidents de la vie courante et se nourrit de la mémoire de ses victimes, cette faculté qui, dans l'univers de *Docteur Loukoum*, n'oublie pas. Les souvenirs, y compris les plus agréables, peuvent distiller des poisons sans antidote connu, et les rêves n'être que des pièges qui se donnent des airs d'évasion.

Dans la nouvelle éponyme, qui est la plus longue et la plus étoffée du recueil, le docteur en question n'a rien d'un confiseur. Il s'appelle Eugène Maras: c'est un ophtalmologue tout ce qu'il y a de sérieux qui, à défaut de passions, s'est contenté d'acquiescer des connaissances qui lui ont permis de gagner sa vie. Il fut un bon mari, indéfectiblement attaché à sa femme, Aline Joncas, une comédienne qui a connu des années de gloire, puis l'oubli, et un ultime triomphe dans le rôle de la terrible Bernarda Alba, de la pièce célèbre de Garcia Lorca. Le surnom du docteur Maras lui vient des loukoums qu'il avait l'habitude d'offrir à sa femme les soirs de première.

Or, celle-ci meurt dans ses bras dans une scène à la fois intime et théâtrale où se confondent l'érotisme et la mort. Maras entend bien lui rester fidèle en respec-

tant ses dernières volontés: que ses cendres soient enterrées là où elle été la plus heureuse. S'il écoutait son cœur de mari attentionné, il choisirait sans hésitation un coin du jardin derrière leur maison, parmi ces fleurs et ces légumes qu'elle cultivait avec tant de plaisir. Mais ses scrupules l'incitent à s'enquérir auprès de la sœur d'Aline, de son frère, de ses camarades de travail: peut-être a-t-elle connu le grand bonheur de sa vie ailleurs? A Saint-Hilaire, où ils ont déjà habité, à La Malbaie ou Aline a grandi, ou dans un théâtre puisqu'elle a aimé passionnément son métier...

Eugène Maras écoute tout un chacun qui a son avis sur la question et le pauvre homme se trouve emporté dans un tourbillon de perceptions contradictoires où il ne reconnaît plus la femme qu'il a aimée. Il en vient même à douter d'avoir déjà été son intime.

## Parmi les fous

Aline Joncas était une passionnée; de fait, tous ceux que croise le docteur Maras le sont ou prétendent l'être, avec leurs jugements péremptoirs, leurs préjugés, leurs superstitions. Le docteur Loukoum se retrouve tout seul: parmi les fous, sa sagesse est devenue une bizarrerie. Seul, vraiment? Au milieu de tous ces gens dont il n'a pas remarqué que les patronymes riment avec le sien et celui de sa femme: madame Elias, Rita Boudrias, Pauline Bigras, Isaïe Dias, Françoise Barras, Jacqueline Lecas, Max Feugeas, Camille Soustras. Qui sait s'il ne se découvrirait pas avec eux tous une parenté quelconque, qui transcenderait les nationalités...

Il y a dans cette nouvelle tragique des scènes désolantes — une initiation dans une secte, un débat avec des intellectuels français, un tournage de film très particulier — où l'on voit bien que Bouyoucas est un conteur habile, mais aussi un dramaturge chevronné.

D'autres nouvelles sont nettement plus sombres: *Dada l'idiote* est une histoire pleine de cruauté, de mépris et de haine entre les habitants d'une île grecque; dans *Marika*, un poissonnier prospère, installé à Montréal, ne peut se défendre du souvenir d'une femme qui lui inspira ses premiers désirs d'homme dans son île natale de Léros. Dans *Marie Casavant*, émouvante et grave, un écrivain doit son succès, sinon son talent à une romancière qu'il avait rencontrée dans sa jeunesse: il y eut entre eux un malentendu qu'il n'eut le courage de dissiper que par le détour de l'écriture.

Certaines nouvelles du recueil de Bouyoucas sont moins réussies, alors que le discours prend le pas sur l'histoire. Il tente ainsi d'ironiser sur la bonne conscien-

ce d'un petit bourgeois qui se scandalise de la misère du monde sans quitter le confort de son intérieur. Ou trace des portraits un peu simplistes: celui d'une femme aigrie qui, sous prétexte de réalisme, enseigne à sa fille le désespoir, ou celui de la fraternité impossible entre deux Libanais qui font connaissance dans un café de Montréal. Il y a enfin une nouvelle policière, bien menée mais qui détonne parmi les autres: *Le caporal* est la version remaniée d'un texte paru sous un autre titre dans un recueil collectif, *Fuites et poursuites*, chez Quinze, en 1992.

*Docteur Loukoum* est un recueil intéressant où Pan Bouyoucas a su le plus souvent laisser ses personnages affronter leur sort. On les suit plus volontiers lorsqu'ils s'égarent que lorsqu'ils se rattrapent.

Les aventuriers  
de l'encyclopédie

De l'audace, un brin de folie: Nicolas Dickner est un jeune homme qui se lance à plume perdue dans l'écriture. Son recueil de nouvelles s'ouvre sur un projet de roman raté et une aventure amoureuse qui tourne court. Que faire lorsqu'on vient de dénicher chez un bouquiniste une mystérieuse encyclopédie «borghésienne» qui aurait paru sous forme de mensuel dans les années 70, sans mention des auteurs ni de la maison d'édition? Et qu'une petite amie de très fraîche date, Karyne, «grande voyageuse» et «sacrée palabreuse», disparaît en emportant trois des quatre volumes de ladite encyclopédie?

Le narrateur de Nicolas Dickner, lui, décide de se lancer dans ce qu'il appelle un «témoignage», qui sera une lecture — imaginaire? — du tome qui lui reste et un accompagnement de la Karyne en-allée dans ses pérégrinations...

Bref, pour ne pas compliquer davantage ce qui l'est déjà bien assez, le recueil de Nicolas Dickner est un voyage débridé dans le

temps et dans l'espace, devenus ici aléatoires et interdépendants. Dickner propose à qui veut bien le suivre une mise en pratique très personnelle de la théorie de la relativité, plus proche de Jonathan Swift et de Borges que d'Einstein. L'univers n'est pas courbe, ici: c'est plutôt une spirale de désirs et de souvenirs qu'on veut substituer à la circularité monotone de la routine quotidienne.

On croisera donc des écoliers qui pourraient être tirés d'un poème de Jacques Prévert, un journal de bord qui dialogue avec un in-folio et, spirale oblige, des personnages récurrents: Karyne Stern, la voleuse d'encyclopédie, un certain monsieur Gotop, des hommes qui se prénomment Orville et Wilbur et qui sont peut-être les avatars des frères Wright. Ajoutez à cela des coups de chapeau à Jacques Ferron — à propos de *La chaise du maréchal ferrant* —, à Hergé, à la Suédoise Selma Lagerlöf, auteur du *Merveilleux Voyage de Nils Holgersson à travers la Suède*. Car on lit autant que l'on vit, dans cette encyclopédie, où il est suggéré que le merveilleux est là, tout près, pour peu qu'on veuille bien le laisser se déployer.

Chaque «nouvelle» est précédée d'une définition fort savante et moins folle qu'il n'y paraît de l'arctique affectif, des chenilles gastriques, du Cadillac carbonifère, toutes scrupuleusement tirées du tome I de l'encyclopédie du petit cercle.

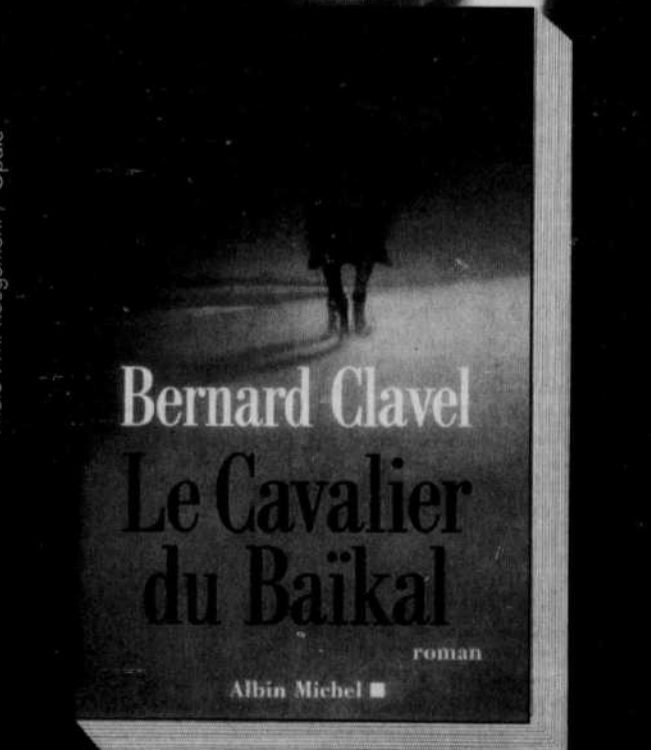
Voilà une dérive très organisée, un peu brouillonne tout de même, qui doit devenir une trilogie selon son auteur. On peut suivre l'auteur, dans son œuvre et dans sa vie, sur Internet, à l'adresse suivante: [www.ventdebout.go.to](http://www.ventdebout.go.to). Nicolas Dickner y tient depuis près de deux ans un journal écrit à la va-vite, sans grand intérêt sauf peut-être pour ses intimes, et dont on espère qu'il n'est pas un aperçu du deuxième volume de la trilogie annoncée...

rchartrand@videotron.ca



Robert Chartrand

## BERNARD CLAVEL

Un roman né d'un rêve  
de lumière et de vent

ALBIN MICHEL

www.albin-michel.fr

P O U R

LE CRI DES OISEAUX FOUS

dany laferrière

Un dernier tour de piste avant l'exil, dans un Point-au-Prince hallucinant, véritable capitale de la douleur, rite exsangue et si attachante qui réunit sous un même ciel dames de la terre, prostituées, monstres sanguinaires, prophètes et dieux des ténèbres.

Photo: Martine Doyon

LE CRI DES OISEAUX FOUS

Photo: Jean-François Barabé

Photo: M. Rougemont / Opale

MICHEL CHARTRAND

fernand foisy

Un portrait saisissant de cet homme engagé, insoumis, incorruptible.

Photo: Jean-François Barabé

LE CRI DES OISEAUX FOUS

## LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS

## De la pop histoire

MARCEL TESSIER  
RACONTE...CHRONIQUES D'HISTOIRE  
Marcel Tessier  
Éditions de l'Homme  
Montréal, 2000, 288 pages

Avec son gros chandail de laine bleu Québec un peu délavé, son regard volontaire lancé vers l'horizon, son sourire assuré, le Marcel Tessier qui trône sur la couverture de son recueil de chroniques, à l'ombre de la statue de Maison-Neuve, annonce ses couleurs: pas chagrin pour deux sous, l'homme entretient avec le passé un rapport passionné et enthousiaste. Modeste, il affirme être «trop paresseux» pour revendiquer le titre d'écrivain et avoue s'être laissé tenter par l'aventure «pour le bénéfice de ceux et celles qui s'éveillent à l'histoire», c'est-à-dire pour à peu près «tout le monde».

Ouvrage de vulgarisation affiché comme tel, ce livre n'a surtout pas la prétention de se mêler aux querelles épistémologiques et aux débats historiographiques qui animent le milieu de l'histoire savante au Québec et dont il a été ici question à quelques reprises. Attaché à la bonne vieille approche traditionnelle qui situe dans les motivations individuelles de personnages plus grands que nature le moteur de l'histoire, Marcel Tessier raconte, au gré de sa fantaisie, une histoire nationale qui

devient, sous sa plume emportée, une histoire d'amour. Nationaliste impénitent, Tessier joue franc jeu: s'il se souvient et nous suggère de faire de même, c'est pour susciter l'admiration, parfois critique, du peuple envers des ancêtres qui ont eu «la couenne dure».

Les 86 chroniques qui composent ce recueil sont réparties en quatre sections: «Le Régime français» (1534-1760), «Le Régime anglais» (1760-1867), «La Confédération» (1867 et après) et «Souvenirs, mœurs et traditions». Des noms de personnages ou d'événements marquants, sélectionnés au pif mais en tenant compte de la tradition, annoncent chacun des développements. Le mouvement d'ensemble respecte la chronologie, mais le chroniqueur prend des libertés avec le détail.

Par exemple, il peut ra-

tisser très large à partir d'un thème donné, quitte à revenir en arrière par la suite.

Présenté par son éditeur comme un «communicateur hors pair», Tessier cultive le souci de clarté, ce qui l'amène à multiplier les points de repère afin de bien guider son lecteur. Ainsi, revenant à Champlain et à M<sup>re</sup> de La Vallée des titres respectifs de «père de la Nouvelle-France» et de «père spirituel». Pour compléter le tableau des fondateurs, Tessier s'amuse à identifier les «premiers» de toutes sortes de catégories sociales: Louis Hébert, défricheur; le curé Gabriel Souart, premier curé et premier institu-

teur; Marguerite Bourgeoys, éducatrice; Joseph Masson, seigneur de Terrebonne, premier Canadien français millionnaire.

Il ne se prive pas, non plus, de distribuer les titres de gloire: Lemoyne d'Iberville, héros militaire; Radisson et des Groscilliers, «les premiers Blancs à traverser la baie James puis, plus tard, le lac Supérieur, le pays des Cris, le Manitoba, l'ouest de la rivière Rouge»; Laura Secord, une héroïne sans pareille.

À la manière de Lionel Groulx, quoique sans sa majesté, Tessier veut faire l'histoire pour dire la grandeur de son petit peuple, pour lui redonner sa noblesse, pour chanter sa résistance. On ne trouvera donc, dans ce livre, que très peu de critiques envers les porteurs de flambeau canadiens-français. Quand il parle des religieux, par exemple, c'est pour souligner «la sollicitude des missionnaires» venus en Nouvelle-France, pour rappeler «l'importance de ces religieux héroïques», voire pour s'attendrir de leurs bons soins: «L'Église a joué un rôle primordial dans la vie de la Nouvelle-France. Sans elle, notre peuple n'aurait pas pu survivre et résister à toutes les tempêtes qui l'ont assié-gé. Grâce à l'Église, la langue, la culture, l'éducation et l'âme même des habitants de ce pays, bref toutes les pièces maîtresses qui assurent la structure profonde d'une société, sont restées bien vivantes. Les chefs spirituels ont ainsi forgé notre histoire, mais hélas! nous les oublions souvent.» Il critiquera bien un peu, plus loin, le zèle excessif de certains d'entre eux, mais l'évaluation de l'ensemble de leur œuvre ne fait pas de doute ici.



## Une histoire politique

Très politisée, l'histoire populaire selon Marcel Tessier fait aussi la part belle aux hommes publics, surtout quand ceux-ci se sont opposés aux Anglais. Sont donc salués et présentés avec empressément les Papineau, La Fontaine, Riel et Mercier.

Les événements traumatiques de notre histoire reçoivent un traitement à l'avenant. C'est sans trop de pathos et très efficacement que notre guide évoque «les raisons de la défaite» de 1759, «le tragique destin de l'Acadie», l'épopée des Patriotes, l'affaire Riel et les deux crises de la conscription, mais la douleur existentielle sourd tout de même de ces récits.

L'élite dirigeante britannique, d'ailleurs, n'a pas ici le beau rôle. Le gouverneur Craig (1807-1811) récolte le titre de «pire

gouverneur du Régime anglais», l'homme d'affaires Simon McTavish, modèle du marchand anglais rapace, reçoit une volée de bois vert et Durham apparaît comme un assimilateur hâtif.

Tous, presque autant qu'ils sont, participent d'une entreprise impérialiste et méritent donc notre mépris. Seuls les «honnêtes» James Murray (nommé gouverneur en 1764) et James Bruce (en 1846) sont épargnés de ce côté.

Pas objectif, le chroniqueur? Il ne s'en cache pas. Il cite Lionel Groulx, «le grand nationaliste Rosaire Morin» et décrit son sentiment au moment de la mort de René Lévesque, en 1987, en ces termes: «Nous marchons en silence. La Grande-Allée est balayée par un vent glacial. Nos cœurs aussi.»

Cette absence d'objectivité, cela dit, devient ici une qualité quand vient le moment de porter nos héros légendaires. Maître de l'anecdote, Tessier consacre de fort belles et captivantes pages aux Jos Montferland, Jos Beef (un philanthrope et bon vivant irlandais installé à Montréal à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle) et au triste géant Beauré, mort à 23 ans après une vie de bête de cirque. Le curé Labelle a aussi droit au traitement royal (n'était-il pas le «roi du Nord») et le Camilien Houde triomphant, de retour à Montréal à la suite de son incarcération de quatre ans, fait bien rigoler quand Marcel Tessier lui fait entonner, du haut de son balcon: «Il y a longtemps que je t'aime, jamais je ne t'oublierai...»

Populiste et fier de l'être (il écrit: «D'ailleurs, ça ne m'intéresse pas vraiment d'écrire»), Marcel

Tessier, collaborateur à l'émission *Salut Bonjour* à TVA et au *Journal de Montréal*, nous offre, avec ce recueil, une sorte de nouvelle version du *Petit manuel d'histoire du Québec* de Léandre Bergeron, qu'il cite d'ailleurs à plusieurs reprises, expurgée de la grille marxiste-léniniste. Idéologue à sa façon, qui est nationaliste indépendantiste, il lie les luttes du présent à celles du passé (la saga de Montfort avec l'odieux règlement XVII sur les écoles françaises de l'Ontario en 1912, l'oppression des Acadiens de 1755 avec, a contrario, les plaintes actuelles des Anglo-Québécois) pour asseoir et justifier sa vision du sens de l'histoire.

On apprend, ou on révisé, en lisant ce livre, beaucoup de choses parce que le chroniqueur ratisse large, autant en matière d'époques que de thématiques. Au surplus, cette prose simple et transparente se lit agréablement et sans effort.

Cela étant admis, il faut cependant y adjoindre un avertissement: utile et légitime, ce type d'histoire populaire ne doit pas servir à dispenser d'aller plus loin, de fréquenter les travaux plus rigoureux. Outil de motivation à la connaissance de l'histoire, l'approche populaire, parce qu'elle aplatit la complexité des choses, demeure insuffisante pour celui qui recherche un point de vue éclairé. Entrer dans l'histoire est une chose; la connaître et l'interpréter en sont d'autres, plus exigeantes. Toutes les trois, dans l'ordre, sont nécessaires.

[louiscornellier@parroinfo.net](mailto:louiscornellier@parroinfo.net)

ESSAIS

## La clairvoyance d'un franc-tireur

UN SIÈCLE EN PIÈCES

Robert Lévesque  
Le Boréal  
Montréal, 2000, 158 pages

ÉRIC SABOURIN

La suave érudition de ce recueil de textes radiophoniques offre une vision globale du théâtre moderne et contemporain. Dès sa brève préface, le critique montréalais rappelle l'importance du changement esthétique préconisé par Stéphane Mallarmé: au fil de ses mardis parisiens, rue de Rome, le poète symboliste, professeur, critique, mélomane, l'esthète-collectionneur de tous les plaisirs de la civilisation, aura favorisé, en effet, cette louable métamorphose de la perception artistique nous révélant notre immense capacité de réception et contribuant ainsi à notre ouverture actuelle.

Ce fascinant condensé chronologique sur l'évolution du théâtre durant les cent dernières années développe une réflexion en ce qui a trait à l'apport théâtral des auteurs les plus remarquables: *Un siècle en pièces* met donc en évidence seize auteurs du théâtre occidental, toutes cultures confondues, avec comme toile de fond la présentation du chef-d'œuvre qu'ils ont signé.

D'Alfred Jarry à Thomas Bernhard

Robert Lévesque manifeste un enthousiasme sans pareil pour *Ubu-Roi* d'Alfred Jarry, puis pour l'originalité du néant de l'action chez Tchekhov, néant comblé par un ennui ou un effroi fort éloquent, dit-il. Suivront quelques mots courageux sur l'ironie de la représentation de Luigi Pirandello dans *Six personnages en quête d'auteur*, puis un éloge du *Partage du midi* de l'«inexplorable» Claudel, ce pétaïtiste qui susciterait encore une haine féroce. A propos de *Mère Courage et ses enfants* de Bertolt Brecht, il montre l'œuvre révolutionnaire sombrant dans les marges du répertoire, mais les chapitres les plus aptes à faire valoir l'intelligence pleine de sensibilité du critique montréalais, qui approchera bientôt de la soixantaine, sont ceux qui concernent le théâtre américain et québécois auprès desquels il est un observateur privilégié.

Le chapitre sur *Un tramway nommé Désir* de Tennessee Williams résume plusieurs secrets de coulisse ou de la vie privée de l'écrivain sudiste, amenés en foule pour nous raconter, en partie, les étapes de la genèse textuelle de ses pièces majeures, quoique Lévesque nous laisse encore, gaiement, beaucoup de savoureux détails à imaginer. Passons par-dessus Ionesco (*La*

*Cantatrice chauve*), Beckett (*En attendant Godot*), Genet (*Les Paravents*), pour en venir tout de suite à notre dramaturge national, Michel Tremblay. On lira un portrait dur et démasquant de l'auteur des *Belles-sœurs* révélé à son génie par la mort d'une mère toute-puissante, mais, surtout, cette vision aux rayons X est à l'image du sévère jugement que Lévesque porte sur nous, son cœur: animé presque d'une rancoeur cynique à l'égard de nos faiblesses calculatrices d'«éternels velléitaires», il châtie bien fort, ce critique franc-tireur qui nous aime bien. Est-il blessé ou déçu de nous voir tant tarder à nous émanciper de nos peurs de naître? Ce peuple québécois qu'il éreinte est peut-être hors d'état de le lire. On voudrait lui dire: patientez encore, monsieur, et ne nous répétez pas, comme des auteurs mécréants l'ont fait, que nous ne sommes, comme tout peuple, «qu'une éternelle race d'esclaves!» L'ouvrage de Lévesque se termine sur la vie et la réception des œuvres de Heiner Müller, Bernard-Marie Koltès et Thomas Bernhard.

## Un idéal esthétique de la liberté théâtrale

À quelles perspectives nous amène donc l'ensemble de ces considérations théâtrales? Vers son idéal à lui de la liberté théâtrale et de la grandeur expressive, une échelle de mesure aléatoire, multiple, systématique mais à double tranchant, sans oublier les faces cachées, parfois lumineuses parfois obscures, où il choisit tantôt de favoriser l'astre ou le désastre: la plupart du temps, son immense ouverture d'esprit ne doit être que le prétexte des parcours empruntés par ses jugements-surprises, mais elle fortifie surtout son flair. Dans un monde qu'on dit surpeuplé d'aveugles où tout va à peu près à tâtons, quelque nation brillante que l'on soit, on jugera les commentaires avisés de l'auteur comme étant assez spirituels et incisifs: Lévesque a l'art d'écouter au passage tout ce qui le blesse inexplicablement. Notons qu'il rappelle peu les ravages des bombardements massifs à l'artillerie lourde de la critique théâtrale si impitoyable à l'endroit des auteurs, le lendemain des premières: le rappel de cette pratique assassine pourtant essentielle n'intéresse pas son propos récapitulatif, car on ne pourra jamais empêcher que le public doive passer par les armées... de l'expérimentation théâtrale et des erreurs de la critique, nécessaires, on le sait, à toute avancée.

Ces propos radiophoniques seront de nouveau audibles cet été, à la Chaîne culturelle de Radio-Canada, du 19 juin au 7 juillet.

GISÈLE DESROCHES

Voici pour les enfants d'âge scolaire qui doivent maintenant affronter les «douloureuses» conséquences de la fin de l'année scolaire quelques suggestions de lectures plaisantes et captivantes, susceptibles de meubler les longues heures désormais libres...

## L'INCROYABLE INVENTION DE FÉLICIO

Mireille et Anne Villeneuve  
Dominique et compagnie,  
collection «A pas de loup»  
Montréal, 2000, 32 pages

Pour les débutants en lecture ou même au sortir de la maternelle, si on a quelqu'un pour nous lire le texte, je suggère le petit album *L'incroyable Invention de Félicio*. Je le propose aux enfants mais aussi à leurs papas qui sont très sérieux, même en pyjama rayé. Ce sera le cadeau d'un regard neuf, le rappel de leurs yeux d'enfants. Les deux sœurs Villeneuve, Mireille et Anne, forment un duo dépareillé: même folie douce, même tendresse, même générosité. Leur jeune héros, Félicio, cherche, en faisant preuve d'une inlassable créativité, un cadeau qui fera rire son très sérieux et très occupé papa. Particulièrement approprié à l'occasion de la fête des Pères.

## PRISONNIER DU DONJON

Texte de Sonia Sarfati  
Illustrations de Jacques Goldstyn  
Boréal, collection «Maboul»,  
série «Laurie»  
Montréal, 2000, 56 pages

*Le Prisonnier du donjon* s'adresse à ceux qui commentent à être autonomes en lecture, mais rien n'empêche un petit coup de pouce de la part d'un plus grand! L'histoire se passe dans un château où Laurie s'ennuie en compagnie de son grand-oncle qui passe son temps à filer de la laine avec un rouet. En explorant le donjon, Laurie tombera sur un petit cupidon de marbre au comportement bizarre. Le texte est un joyeux mélange de genres: une ancienne histoire d'amour à réparer, une aventure fantastique où le petit ange de l'amour se montre d'une maladresse impardonnable. Malgré la fin prévisible, le plaisir de cette lecture réside dans l'inattendu des situations. Les rebondissements se succèdent et l'humour des dialogues risque d'en faire pouffer plus d'un. C'est le premier d'une nouvelle série de petits Maboul signés Sonia Sarfati.

## FRIDA ET KAHLO

Texte et illustrations  
de Sylvie Nicolas  
Loup de gouttière, collection  
«Les Petits Loups»  
Montréal, 2000, 72 pages

LITTÉRATURE JEUNESSE

## Lectures de vacances



SOULIÈRES ÉDITEUR

Illustration de Mira Falardeau pour *La Mercière assassinée*

Conçu pour des enfants du même âge, mais peut-être plus intérieurs, plus sensibles à la poésie, *Frida et Kahlo* constitue une expérience de lecture forte et belle, une aventure littéraire esthétique et émouvante. Le lecteur n'a pas besoin de savoir que Frida Kahlo est une artiste-peintre mexicaine du XX<sup>e</sup> siècle, il l'apprendra s'il lit la note à la fin du roman. Il fera surtout la connaissance de la jeune Frida, qu'une longue maladie a laissée légèrement handicapée d'une jambe. Elle dessine dans des cahiers ou sur la buée formée sur une vitre. En ouvrant la porte qu'elle vient de tracer, elle pénètre dans l'univers d'une fillette nommée Kahlo, qui danse et lui fait visiter sa maison, son univers. Le lecteur découvrira avec Frida que les mots sont des escaliers, que certains rires ont des étoiles dedans et que les dessins sont de petites empreintes pour tous les enfants qui veulent danser.

## LE DÉMON DU MARDI

Texte et illustrations  
de Danielle Simard  
Soulrières éditeur, collection «Ma  
petite vache a mal aux pattes»  
Montréal, 2000, 72 pages

Aux lecteurs un peu plus habiles, 8-10 ans peut-être, *Le Démon du mardi* procurera de bons moments de détente et de rire. La piscine obligatoire et les cours de natation deviennent soudainement attrayants pour Julien, lorsqu'il comprend que Gabrielle, sa flamme secrète, s'y est inscrite. Malheureusement, l'affreuse Lucie Ferland y est aussi, qui lui fait la vie dure. Le cauchemar! Du bon Danielle Simard, enlevé et sautillant, après quoi les lecteurs voudront sans doute redécouvrir *Le Champion du lundi*, de la même auteure. Si la semaine peut passer...

## KLONK ET LA QUEUE DU SCORPION

Texte de François Gravel  
Illustrations de Pierre Pratt  
Québec Amérique Jeunesse,  
collection «Bilbo»  
Montréal, 2000, 128 pages

Nécessitant un peu plus d'expérience (9-12 ans environ), mais tout aussi passionnant, *Klonk et la queue du scorpion* entrainera les lecteurs dans un sombre mystère

de voyantes et d'astrologie. Pas si sombre finalement puisque l'humour domine. Fred n'arrive pas à croire que son ami Klonk, savant et inventeur génial, puisse se laisser dicter sa conduite par cette mademoiselle Lorrimier! Comment François Gravel réussit-il à nous surprendre encore après tant d'épisodes? Cette fois, Fred a un fils qui raffole des pizzas-pochettes et une fille à Vancouver. «Heureusement que la vie a parfois de l'imagination», fera-t-il dire à Fred. Oui, heureusement pour nous.

## LA FIÈVRE DU MÉKONG

Texte de Raymond Plante  
Illustrations  
de Jules Prud'homme  
La Courte Echelle  
collection «Roman jeunesse»  
Montréal, 2000, 94 pages

*La Fièvre du Mékong* s'adresse à des lecteurs de la même tranche d'âge, qui aiment le mystère et les missions secrètes. Julien, le héros du *Roi de rien* créé par Raymond Plante, se trouve impliqué dans une bien curieuse affaire. En pénétrant dans le jardin d'un Chinois pour récupérer une balle, il entend des gémissements, puis une voix qui lui demande de revenir le voir au soleil couchant. Là, un crapaud gigantesque lui confiera une mission destinée à sauver une fillette chinoise gravement malade. Récit bien mené qui soutient l'intérêt jusqu'à la fin.

## LA MERCIÈRE ASSASSINÉE

Texte d'Anne Hébert  
Illustrations de Mira Falardeau  
Soulrières éditeur  
Montréal, 2000, 74 pages

Aux bons lecteurs de 11 ans et plus, ou encore aux ados découverts qui n'aiment pas lire plus qu'il faut, je recommande la bande dessinée de Mira Falardeau, qui, reprenant le texte intégral de la pièce d'Anne Hébert, *La Mercière assassinée*, nous raconte en noir et blanc l'histoire pleine de sous-entendus et de drames secrets, d'un meurtre qui secoue un petit village de France. Un journaliste québécois de passage s'y trouve mêlé malgré lui et contribuera à élucider le mystère. Les jeunes avaleront sans grimacer un peu de culture dissimulée sous le plaisir d'un bon suspense. Une bonne affaire!

## LES EAUX DE JADE

Texte de Francine Pelletier  
Médiaspaul,  
collection «Jeunesse-Pop»  
Montréal, 2000, 162 pages

Pour les mêmes bons lecteurs qui cherchent une aventure plus substantielle tout en ayant une saveur de vacances et d'imaginaire, le roman de Francine Pelletier, *Les Eaux de Jade*, s'avère un bon choix. Arianne, l'héroïne de la série, reprend du service alors qu'elle et sa fille Jade, 12 ans, sont pressenties par les services secrets pour une mission de plongée dans la mer de Trudel, sur Arkadie. Officiellement, c'est un départ en vacances anodin en famille; en réalité, c'est une exploration plutôt dangereuse d'un milieu inconnu où vivent des créatures sur lesquelles on ne connaît à peu près rien. Et Jade qui est terrorisée par l'eau! Les enjeux sont bien dessinés. Le plaisir de l'exploration et de la découverte s'emmêle au suspense créé par le danger. Roman de «bio-fiction» sympathique et bien écrit.

## Nos auteurs s'illustrent

À ces suggestions, je joins deux titres publiés en France que l'on doit pourtant à des Québécois. Les fans de Denis Côté seront heureux de déguster cette nouvelle aventure du Furét (une collection qui comprend déjà 17 titres) qui se passe à Québec et dans Bellechasse: *Traque dans la neige*. Pour les besoins du roman, l'auteur a ressuscité le FLQ auquel son jeune héros se retrouvera mêlé lorsqu'une jeune fille est trouvée, le soir, inanimée, dans la neige en bordure d'une route, un fusil à canon scié dans son sac. Le second, *Le Zorro du bocal*, est illustré par Stéphane Poulin. Si le début est prévisible: Magali réclame un chien à ses parents qui refusent, puis un chat, puis un oiseau, etc., le dénouement est franchement cocasse et tout à fait inattendu. Les illustrations couleur sont particulièrement expressives et tout à fait ravissantes.

## TRAQUE DANS LA NEIGE

Texte de Denis Côté  
Albin Michel, collection  
«Le Furét enquête»  
Paris, 2000, 206 pages

## LE ZORRO DU BOCAL

Texte d'Anne-Marie Desplat-Duc  
Illustrations de Stéphane Poulin  
Milan poche, collection «Cadet»  
Paris, 2000, 40 pages

## LIVRES

ROMAN DE L'AMÉRIQUE

## Jim Harrisson et les mâchoires de la vie

Après quelques centaines de pages, on prend le livre et on le lance contre le mur. Jim Harrisson est trop bon. Il est bon comme tout le monde devrait être bon, si tout le monde était écrit. C'est un homme des bois qui écrit, qui vit pour décrire la poignante nostalgie des espaces perdus, et qui pourtant reste irrédécible à un cliché. «Il n'y a aucun romantisme dans les bois, malgré ce que prétendent les imbéciles.»

Pas de grandes exaltations gratuites ici. Ni de tremolos, de oh! et de ah! comme si le monde naturel n'était qu'un feu d'artifice de petits oiseaux et de fleurs à la beauté convenue. La forêt est cette partie de l'univers où les forces occultes de la vie s'affrontent et s'entrechoquent dans l'individu lui-même, ses désirs et ses fantasmes, avec une primordiale férocité que reproduit, comme par un effet de symbiose voulu, la méchante prose décapante de l'auteur, son style d'ours grizzly acculé au fond de son trou. Harrisson ajoute: «Le romantisme est dans le progrès, le changement, la disparition d'une face de la terre au profit d'une autre. Nos Indiens étaient, et sont encore, de grands antirromantiques.»

La nostalgie est la condition essentielle de celui qui vit pour observer et enregistrer les mouvements du monde, la débile course aveugle de l'être collectif et les signes vitaux de sa propre sexualité païenne, avec la même énergie primitive que ses ancêtres agriculteurs et bûcherons mirent dans l'acte de couper des arbres et de transformer la terre. «Qu'advierait-il de moi s'il n'y avait pas de forêts au fin fond desquelles se retirer — que ferai-je quand il n'y aura plus de terres loin de tout, solitaires?» Avec un peu de chance, Jim Harrisson n'aura pas à vivre jusque-là.

### Un vieil ours

La très belle édition publiée chez Robert Laffont nous met en présence des cinq premiers ouvrages en prose de Harrisson, qui s'essaya d'abord à la poésie et tâta de la carrière universitaire avant de rentrer dans ses terres du nord de l'État du Michigan, peu après avoir pris femme. A partir d'une petite ferme au milieu des bois, son œuvre va se déployer, vaste et brutal plaidoyer rempli de suc, d'alcool, de bouffe et de baise, plainte déchirée d'un coyote qui appellerait le retour des vi-

brations sauvages et tournerait sur lui-même dans la nuit en répétant: où est passé le monde?

La seule manière de rendre compte de l'écriture de ce vieil ours serait d'imaginer un croisement explosif entre Hemingway et Henry Miller. Bien sûr, la chasse (aux oiseaux seulement), la pêche au gros dans les keyes et à la truite dans les clairs torrents, et plus généralement la séduction des sommets enneigés du Montana et ce désir d'action qui fait que parfois, plutôt rarement, l'homme peut devenir le personnage plus grand que nature de sa propre existence.

Mais aussi, le lyrisme cynique, le délire parfaitement contrôlé, la sourde et absurde vocifération d'un humour cinglant, la pulsion libidineuse à fleur de nerfs, aussitôt traduite en mots, tout ce qui évoque la libération permanente des sens et la haine du joug imposé par l'abrutissement collectif que dénonçait Miller, salué d'un coup de chapeau par Harrisson en ces pages. On ne s'en étonne pas trop. Quand on sort des livres de ces deux zigotos là, on se sent mieux, on a un peu moins honte de ressentir amertume et dégoût pour le monde foncièrement rongé par la médiocrité marchande qui nous entoure. Comme cette annonce vue à la télé, à Montréal en l'an 2000: la table de la cuisine au petit déjeuner, le père, la mère et leur enfant ont tous trois des étiquettes jaunes collées au milieu du front, sur lesquelles on peut lire un truc comme «Grandes aubaines». Zoom sur la télé allumée: apparaît l'annonceur, la même étiquette collée dans le front. Voilà. Il n'y a rien à ajouter. Sauf que Miller nous avait prévenus, et que Harrisson est son prophète. «Le problème de fond: je ne veux pas vivre dans ce monde, mais je veux vivre.»

Le diagnostic se précise plus loin, en mêlant les *Pensées* de Pascal aux voyages sans retour accomplis en compagnie des Rimbaud, Dostoïevski, Faulkner, Thomas Mann et James Joyce, pour ne rien dire du flirt avec Bouddha, et Dieu lui-même, dont l'ouvrage le plus accessible a été traduit par les prophètes: «Le docteur pensait que la source de la plupart de nos malheurs était ce besoin que nous avons presque tous d'être quelque part ailleurs ou quelque un d'autre.» La solution, alors? Peut-être le rêve fou, les fantasmes se prenant pour la réalité, autrement dit la littérature. Après avoir lu Harrisson, on ne peut plus en douter: rêver

permet de respirer, sinon de survivre aux imbéciles dont le règne semble définitivement installé. La nature, présence nécessaire, n'offre jamais qu'un refuge temporaire, elle «ne guérit pas, elle distrait...», en même temps que ce rappel salutaire: «[...] nous sommes des animaux, nous aussi, tout ce silence est une petite harmonie.»

La littérature comme remède, donc, manière de se détacher de soi. Au contraire de Miller, Harrisson est avant tout un fabuleux conteur. Dans *Un bon jour pour mourir*, son second roman (déjà, ce titre... parole prononcée, paraît-il, par un chef indien au matin d'une bataille décisive), deux sacrifiants, marginaux invétérés, partent de Key West avec l'intention de faire sauter un barrage qui aurait, selon les élucubrations nocturnes de l'un des compères, été construit dans le Grand Canyon. Évidemment, il n'y a aucun barrage dans le Grand Canyon. Qu'à cela tienne! Ils ont choisi d'être terroristes et le seront jusqu'au bout. Il doit bien se trouver un barrage à faire sauter dans le coin, non? C'est là un merveilleux roman de la route, le plus beau que je connaisse. Des putes de Ciudad Juarez aux cactus de l'Arizona, il n'y manque absolument rien.

Le héros de prédilection de Harrisson est un panthéiste de quarante ans qui désire, assez symptomatiquement, changer de vie, ceci à défaut, peut-être, de pouvoir changer la vie. Imaginons de nouveau une hybridation, puisque, après tout, c'est un mode de reproduction courant en littérature: Jim Harrisson devient alors un avatar de Thoreau réincarné en Charles Bukowsky. Dans *Légendes d'automne*, recueil de trois nouvelles qui fut malmené par Hollywood, le sorcier Harrisson semble atteindre l'équilibre idéal entre les pouvoirs magiques de l'imagination et la sombre densité évocatrice de sa phrase. La narration est sobre, si les héros ne le sont pas toujours. Et on croirait vraiment y entendre, entre les lignes des destins, un «silence qui est une petite harmonie».

### WOLF, MÉMOIRES FICTIFS/UN BON JOUR POUR MOURIR/NORD-MICHIGAN/LÉGENDES D'AUTOMNE/SORCIER

Jim Harrisson  
Traduit de l'américain par Marie-Hélène Dumas, Sara Oudin, Serge Lentz  
Préface de Serge Lentz  
Robert Laffont, coll. «Bouquins»  
Paris, 2000, 770 pages

SPORT

## Formule 1: entre perplexité et fascination

### CE QUE NOUS DIT LA VITESSE

Jean-Philippe Domecq  
Editions Pocket  
(nouvelle édition augmentée)  
Paris, 2000, 194 pages

LOUIS CORNELLIER

L'excitation entourant le Grand Prix du Canada étant derrière nous, voici une petite suggestion de lecture à l'intention de ceux que la course automobile fascine et qui voudraient aller plus loin que le spectacle ou, tout simplement, de ceux qui cherchent à comprendre le pourquoi de cet engouement.

Je fais, quant à moi, un peu partie des deux groupes et mon rapport à cet univers tient du paradoxe. Le «monocle» de la pub à qui l'on intime de se tasser, c'est moi, et l'incitation à la vitesse abusive de même que la débâche commerciale qui accompagnent le phénomène F1 me scandalisent. Pourtant, ancien lecteur juvénile de la série Michel Vaillant (une bédé française sur le monde de la course automobile), je ne répugne pas à suivre en téléspectateur curieux et relativement assidu les Grands Prix qui reviennent aux deux semaines. Bizarre? Disons humain.

J'ai, en tout cas, pris plaisir à lire le surprenant essai de Jean-Philippe Domecq, un auteur que je connaissais vaguement comme très féroce critique de l'art contemporain et collaborateur à la revue *Esprit*. En plus de se faire ici littéraire, sociologue, ethnologue et philosophe, il s'avère aussi un fin connaisseur de l'histoire cinquantenaire (cette année) de la F1 et un commentateur sensible et passionné.

Il reconnaît, en homme mesuré, qu'«aucun sens existentiel ne justifie la dépense d'intelligence et d'argent qu'appelle ce jeu, la Formule 1», et que si cette activité mérite le titre de «règne de la technique la plus sophistiquée entre toutes», cela reste «apparemment pour rien: pour aller le plus vite possible d'un point à un autre en revenant au premier, sans quitter la terre...», mais sa fascination demeure inentamée.

Il parle, bien sûr, des pilotes. Des grands d'hier: Fangio, Graham Hill (père de Damon), Jim Clark. De Gilles Villeneuve, qu'il qualifie de «tête brûlée» pour souligner son excessive témérité. De Jacques, «le prodige foufou». De Schumacher, «un génie sur piste, mais, pour ce qui est du profil de mentalité qu'il dégage, on ne peut

pas dire qu'il brille par son aménité et son souci d'autrui».

Cela dit, les deux figures qui l'inspirent le plus sont celles du Brésilien Ayrton Senna et de l'Autrichien Niki Lauda. Mort en piste en 1994, le premier eut beau n'être pas sympathique, imbu de lui-même et bouffi de prétentions, Domecq reste bouche bée devant sa brillante hardiesse. L'autre, Lauda, l'impressionne encore plus: accidenté en 1976, visage brûlé et poumons atteints, déclaré mort, il reprenra le volant quelques années plus tard et redeviendra champion du monde. Des héros? Domecq affronte la question et livre là les plus fortes pages de son essai.

La vedette sportive appartient-elle au même univers que la star du showbiz? Que recherchent donc les mordus de F1 dans ce spectacle centré sur la vitesse et la maîtrise technique? Les foules en liesse devant l'exploit sont-elles animées par un retour du refoulé archaïque, comme le croit Michel Serres? Vibrent-elles devant une forme actualisée des grands combats médiévaux, ainsi que l'affirmait Roger Vailland?

Ce sont là des interprétations réductrices, écrit Domecq, qui parle plutôt de «la formalisation moderne du spectacle» en ces termes: «Par la technique, donc, dans des narrations (chaque épreuve) à base de concurrence et organisées en spectacle (haute-médiatisme): autant de paramètres qui définissent le terrain mythologique actuel et rappellent certains registres de l'action héroïque. Il n'y manquait que le vecteur de la mort risquée au su de tous, qui complète la définition du héros.»

Et l'hyperindividualisme et la logique de l'argent-roi qui exacerbent l'air du temps. Que l'on soit ou non favorable au phénomène, et le malaise à cet égard est presque un signe de santé mentale, il faut reconnaître que l'analyse porte et fait réfléchir.

L'autre thèse centrale du livre

se veut, quant à elle, franchement provocatrice. En effet, dans un chapitre titré «L'art hors de l'art: Colin Chapman, ingénieur», Domecq défend l'idée selon laquelle la véritable création artistique, de nos jours, aurait lieu à l'extérieur de l'institution qui la revendique. Colin Chapman, ingénieur mécanique britannique qui fut le concepteur de la Lotus 25 en 1962, lui apparaît comme le prototype de ce nouveau genre d'artiste.

Alors que les œuvres d'artistes se définissent comme avant-gardistes «ne sont qu'une application pratique de l'intention» et que leurs créateurs n'ont de cesse de lutter «en permanence contre les contraintes», la Lotus de Chapman trouverait sa grandeur, au-delà de son potentiel de haute performance, en ce qu'elle incarnerait une création transcendant le projet du créateur et la preuve d'un génie qui «ne s'est pas exercé malgré les contraintes, mais grâce à elles».

Domecq y décèle donc une inventivité et une grandeur qu'il ne retrouve pas dans la vaste majorité des œuvres d'avant-garde. Polémique, il écrit ailleurs: «Tout industrielle et sportive qu'elle soit, la 205 Turbo 16 a nécessité cent fois plus d'initiatives mentales, plus d'audace rigoureuse, que toute l'œuvre d'un César et les gloses de la critique d'art.» Ça fesse dans le dash, comme on dit. Est-ce juste? Disons qu'il y a là matière à débat viril.

Domecq a voulu, par ce livre, partager le «mélange de fascination et de perplexité» que lui inspire la F1, autant avec les spécialistes qu'avec «tous ceux qu'elle n'intéresse en rien». Il a relevé le défi. Le suivra-t-on, cela dit, quand il évoque «l'indissoluble lien de la jouissance et de la mort qui fait la pleine conscience de notre condition» et ajoute: «En ce sens, la course automobile est un rituel de rappel. Une course de Formule 1, c'est la joie prise au bord de sa soudaine disparition possible.» Chacun décidera.

louiscornellier@parroinfo.net

## JIM HARRISON

WOLF, MÉMOIRES FICTIFS

• UN BON JOUR POUR MOURIR • NORD-MICHIGAN  
• LÉGENDES D'AUTOMNE • SORCIER



BOUQUINS

ROBERT LAFFONT

Sous le ciel de Paris  
Je t'ai dans la peau  
Et je vois la vie en rose...  
Jusqu'aux dernières lueurs avant la nuit



PIAF ET MOI  
MARCEL CERDAN JR  
Flammarion



ÉDITH PIAF  
STAN CUESTA  
Librio



DERNIÈRES LUEURS  
AVANT LA NUIT  
SERGE BRUSSOLO  
Flammarion

PASSION ET CANICULE  
OFFREZ-VOUS DES LECTURES FRAÎCHEUR  
Flammarion

## JANET FITCH

Janet Fitch

laurier blanc  
roman

Albin Michel

Entre rage et amour,  
un roman coup de cœur

ALBIN MICHEL

www.albin-michel.fr

La librairie  
nouvelle  
est arrivée!

Des locaux transformés

Librairie Gallimard, 3700 boul. Saint-Laurent

Un site internet animé

www.gallimardmontreal.com

Deux façons de faire notre métier:

libraire

## Les voix volées

### TERRE EN CENDRES

Atiq Rahimi  
Traduit du persan (Afghanistan)  
par Sabrina Nouri  
Editions P.O.L  
Paris, 2000, 94 pages

Qui parle encore aujourd'hui de la guerre qui eut lieu au début des années 80 en Afghanistan, semant la terreur et finissant par imposer un régime prosoviétique qui fut lui-même renversé quelques années plus tard par les talibans, hommes de sinistre mémoire qui ont fait régresser le pays à l'âge de pierre d'un patriarcat aussi radical que mesquin que nous ne croyions plus possible de nos jours. On se demande encore comment cela est arrivé, et surtout comment le monde occidental a laissé faire une telle chose alors qu'il intervenait en Tchétchénie. Il faut croire que les peuples n'ont pas tous le même poids et que certains n'appartiennent pas encore au monde, au cercle des hommes. Pendant ce temps, là-bas, c'est toujours la terreur, mais appliquée maintenant aux femmes auxquelles on a fait perdre tous leurs droits et qu'on oblige à vivre cachées du regard des hommes, et d'elles-mêmes. Comment un peuple tout entier a-t-il pu accepter d'entrer dans un tel aveuglement collectif?

Cela est pour moi un mystère qu'arrive à peine à expliquer le malheur d'un peuple qui a été durement frappé, car d'autres l'ont été, le sont ou le seront sans jamais succomber à une telle folie.

Il est vrai que, tombé entre les mains des talibans, ce peuple en est peut-être davantage devenu l'otage que le véritable complice, et qu'il faudra que disparaissent ces fanatiques prestidigitateurs pour que de nouveau les cœurs s'ouvrent, les yeux se dessillent, les langues se délient. En attendant, nous ne pouvons qu'espérer que des témoignages comme celui que nous offre fort modestement Atiq Rahimi se multiplient et, surtout, que le peuple, là-bas, en ait connaissance.

Car il serait trop simple de nous donner bonne conscience en croyant que le travail peut s'accomplir individuellement et que nous y avons contribué en donnant asile à l'un des leurs (Atiq Rahimi vit en France depuis 1984 où il s'est réfugié pour fuir la guerre). D'autant plus que le récit de Rahimi ne porte pas sur les derniers développements de la société afghane, mais bien

sur la période d'occupation soviétique. Il y viendra, je l'espère, et avec plus de vigueur.

### Le monologue d'un vieillard

La guerre ne distingue ni les bons ni les méchants. Elle frappe indifféremment hommes, femmes, enfants et vieillards. C'est ainsi qu'elle fond un jour sur un village, ne laissant que quelques survivants, dont Dastaguir, le vieux père, et le jeune Yassin, son petit-fils. Il ne reste plus à Dastaguir qu'à se rendre à la lointaine mine où travaille son fils pour lui annoncer la mauvaise nouvelle. Tout le récit porte sur le moment qui précède cette annonce, alors qu'il attend à la guérite une voiture qui

l'emmènera jusqu'à la mine. Mais comment dire une telle chose, comment faire connaître la vérité sans risquer un plus grand malheur encore? Mourad, le fils, est un homme orgueilleux et fier. Il pourrait tout aussi bien faire une bêtise qui lui coûterait à son tour la vie. Alors le vieillard tergiverse, se tenant à lui-même une sorte de

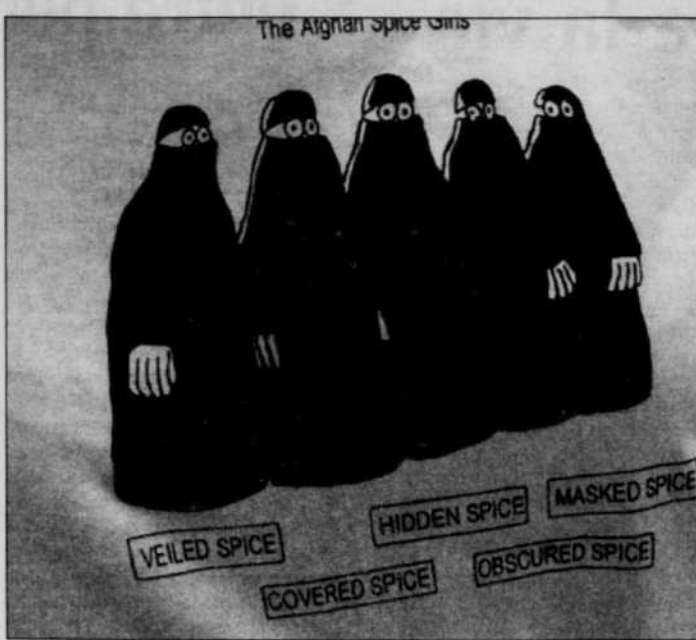
long monologue où les scènes passent et repassent dans son esprit sans jamais pouvoir s'exprimer à autrui. «Il faudrait pouvoir dormir comme un nouveau-né, sans images, sans souvenirs, sans rêves. Comme un nouveau-né, reprendre la vie au commencement.»

Son petit-fils, lui, a perdu l'ouïe. Il n'entend plus rien, mais ne sait pas que c'est lui qui n'entend plus. Il croit que c'est le monde tout autour qui est devenu muet.

«Les hommes n'ont plus de voix, la pierre ne fait plus de bruit. Le monde est silencieux... Mais alors pourquoi les hommes remuent-ils les lèvres?» Poursuivant sa logique d'enfant, il se dit que ce sont les tanks qui ont emporté les voix avant de repartir, et que ceux qui ont refusé de leur abandonner leur voix sont morts... «Pourquoi les as-tu laissés prendre ta voix? Sinon ils t'auraient tué? Bibi n'a pas donné sa voix, et elle est morte [...] Grand-père, est-ce que j'ai une voix, moi? [...] Mais alors pourquoi suis-je en vie?»

### Les voix de la douleur

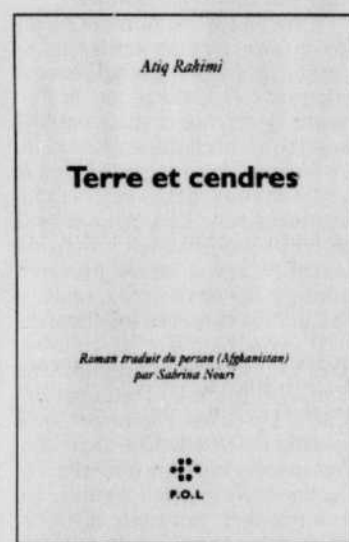
Chaque peuple a son fond légendaire, son répertoire de contes et de fables dans lequel il puise lorsqu'il cherche à retrouver le fil de son récit, le grand fleuve de son histoire. En Afghanistan on invoque Rostam, fils de Zal, héros légendaire du Shahname (*Le Livre des Rois*) qui, dans



Des Afghanes ont été vues dans les rues d'Islamabad portant ce T-shirt au message satirique qui se moque des directives des talibans obligeant les femmes à se voiler des pieds à la tête. Le vêtement peut être acheté dans un village pakistanais près de Peshawar, qui abrite des milliers de réfugiés afghans.

la lutte qui l'oppose à un autre clan, tue son fils Sohrab dont il ne soupçonne pas l'existence. Mais, aujourd'hui, c'est Sohrab qui assassine son père et baise sa mère... «L'époque est à nouveau aux serpents de Zohak, des serpents qui se nourrissent du cerveau de notre jeunesse.» C'est le même homme, le vieux commerçant qui accueille Dastaguir pendant son attente à la guérite, qui lui explique par ailleurs comment la douleur humaine s'exprime. «[...] soit elle arrive à fondre et à s'écouler par les yeux, soit elle devient tranchante comme une lame et jaillit de la bouche, soit elle se transforme en bombe à l'intérieur, une bombe qui explose un beau jour et te fait exploser...»

L'image est belle et frappante.



## Besoin de vacances, le voyage

### LE TOUR DU PROPRIÉTAIRE

Nicolas Fargues  
POL  
Paris, 2000, 174 pages

### GANDARA

Jean-Marc Moura  
Phébus  
Paris, 2000, 272 pages

### PAYSAGE FER

François Bon  
Verdier  
Paris, 1999, 90 pages

### GUYLAINE MASSOUTRE



Cela vaut-il encore la peine d'écrire des romans? se demande Alex, les yeux sur les images numériques de son ordinateur, près d'atterrir à Jakarta. Dans la ville dépayssante, il fait le point, «le tour du propriétaire». Où ses habitudes de Parisien le mènent-elles? Tout n'est-il que vanité? Il médite, désabusé, sur l'anonymat du voyageur et sur le sentiment d'être «épouvantablement banal et sous-performant».

Face au paysage urbain et humain de l'Indonésie, Alex cherche à décoller l'ambiance parisienne. De tout son être, il appelle une rupture, un événement. Peut-on supporter une conscience d'écrivain, détachée des choses et des passions, qui ne soit qu'une «abnégation minaudière, point final»? Il sent monter la conviction d'avoir fait fausse route. Et il rationne tout en jouant les touristes absorbés. En somme, il a besoin de vacances.

À travers la méditation d'Alex, Fargues réfléchit sur la littérature au-delà du fait parisien. Il y condamne la trivialité de l'autobiographie, non pas parce qu'elle étale le «moi» mais parce que de tels livres ne soulèveront jamais chez un Indonésien qu'une civilité de circonstance: «Ton nom? d'où viens-tu? où vas-tu? ta religion? marié? il te plaît, notre pays? et notre cuisine? et nos femmes? mais c'est mieux chez toi, n'est-ce pas?» À son corps défendant, il délègue à son personnage à la fois un rôle classique et celui d'un abruti. Il touche ainsi au malaise que romanciers et lecteurs éprouvent quand ils ne savent plus à quoi sert un roman. Puissent les vacances secouer les acquis et percer les conventions! Argutie d'écrivain en mal de sujet? Non. Il pourfend les narcisses trop sérieux et les lâches qui refusent la vie à bras-le-corps. Moralité du voyage: rien n'est indispensable; lisez donc de bons polars. On vous attend, Nicolas Fargues, au prochain tournant.

### Sous l'œil de Bouddha

«Inventez-nous de nouvelles maisons!» Ainsi Artaud interpellait-il une race d'écrivains en quête de verbe absolu et de terre intérieure. Jean-Marc Moura débordait d'imagination orientale pour répondre à cette incitation qui, chez l'éditeur Phébus, trouve une collection. (On y lira aussi *Longue marche*, de Bernard Ollivier, paru récemment.) Loin d'avoir la plume facile, car son roman est complexe, il commence là où Fargues s'arrête. De l'action, de l'expédition et du réel extraordinaire, reliés par un univers de symboles, *Gandara* en regorge. Délié des sujets à la mode, avec des percées énigmatiques, il se déroule dans l'univers le plus radical du voyage.

Qu'est-ce que Gandara? Une vallée coincée dans l'Himalaya, au nord-est de l'Afghanistan, aux confins de l'Inde, de la Chine et du Pakistan, nous dit-on évasivement. Cherchez dans un atlas, vous ne trouverez aucune province de ce nom. Certes, la géographie — frontières et noms propres — y change plus vite que les cartes. Mais les Atlantes ne s'y coïncident jamais, quittes à se profiler derrière Dangara, au Tadjikistan, ou plus au sud-est, vers Guzi-Gonbad, dans ces innombrables plis de l'Himalaya céleste. Là, tout est possible.

Le roman débute à Bangkok

en compagnie d'un taxidermiste, d'un moine bouddhiste, d'un écrivain anglais du voyage et d'un vieux Français moribond. On y découvre que cet homme, alors enfant, a jadis accompagné un explorateur, un orientaliste réputé, disparu en Afghanistan en 1938 après l'écrasement de son avion. Des carnets intimes en sont rescapés, grâce à ce vieillard, qui confie tous ses secrets avant sa mort. Dans les carnets, poétiquement rédigés par la femme de l'explorateur, est décrit le Gandhara, lieu mythique où se serait épanouie la culture synchrétique de l'Occident et du bouddhisme il y a 2000 ans.

Or, entre ces carnets et l'aventure himalayenne, des liens surgissent. On ne vous dévoilera pas le sel du roman, très bien ficelé. On y avance perplexé, souvent décontenancé par son irréalité. Il y a un pacte de lecture à respecter: jouez le jeu des récits enchâssés. Disons que les personnages se retrouvent, par le récit, sur les lieux du pays improbable, le Gandara. Voici une clé: pensez au Gondor, pays de l'herbe à pipe où se ravitaillent les Hobbits de Tolkien, et poursuivez. Un monastère inquiétant vous enfermera, avec diverses silhouettes plus ou moins actrices — des moines, des initiés à une secte ou des fantômes? Le bouddhisme donnera d'autres clés (placées dans le livre).

Si ce roman prête à penser que l'enjeu du voyage est un bonheur que la mort croise sans cesse, il est réussi. Les effets fantastiques y mettent en valeur les pouvoirs de l'écriture. On voit rarement autant d'étrangeté. A recommander comme aventure d'été.

### Bon comme François

Ce métallurgiste qui écrit dans son garage, c'est François Bon. Il a étudié la philosophie, pratiqué la poésie, enseigné dans les prisons. Avant, il a sillonné le monde, les Indes notamment. Aujourd'hui, il hante les paysages du Nord et de l'Est, miniers, ferroviaires, ouvriers, villageois. *Paysage fer*, ce sont ses carnets de voyages en train, géographiquement attentifs et détaillés. On se croirait revenu au temps des impressionnistes, mais le paysage clôt la modernité comme un coup de clairon. Il y mêle les voix d'Apollinaire, d'Echenoz et de Gracq, dans l'immobilité des choses désaffectées que l'air rouille lentement.



JOHN FOLEY  
Nicolas Fargues, auteur du *Tour du propriétaire*.

# Krieghoff

Paysages en héritage

15 juin | 10 septembre 2000

Cet été découvrez, au Musée du Québec, 155 tableaux remarquables réalisés par le plus célèbre peintre canadien du XIX<sup>e</sup> siècle, Cornelius Krieghoff.

L'exposition est organisée et mise en circulation par le Musée des beaux-arts de l'Ontario, Toronto.

Une invitation du  
ministère des Ressources naturelles du Québec  
MUSÉE DU QUÉBEC

Parc des Champs-de-Bataille, Québec  
Heures d'ouverture : tous les jours de 10 h à 18 h, le mercredi jusqu'à 21 h.

(418) 643-2150  
www.mdq.org



Québec

Catalogue et souvenirs de l'exposition à la Boutique du Musée. Également en vente chez tous les libraires Krieghoff de la collection Artistes québécois. Première rencontre (9.95 \$).

## JOHN A. SCHWEITZER

La suite arcadienne / The Arcadian Suite

Jusqu'au 22 juillet

GALERIE CHRISTIANE CHASSAY  
358, rue Sherbrooke Est, Montréal H2X 1E6 Téléphone : 514 284-0003 Télécopieur : 514 284-0050

ARTS

ARTS VISUELS

# Un tour d'horizon du Bas-Canada

## KRIEGHOFF

Musée du Québec  
1, avenue Wolfe-Montcalm, parc  
des Champs-de-Bataille, Québec  
Jusqu'au 10 septembre 2000

### DAVID CANTIN

Comme au début de chaque saison estivale, le Musée du Québec ouvre ses portes à une grande exposition populaire qui risque de séduire un public assez vaste. Après le charme de Dallaire l'an dernier, l'institution se tourne cette fois vers l'imposante rétrospective du peintre Cornelius Krieghoff, qui a fait ses débuts récemment au Musée des beaux-arts de l'Ontario à Toronto et terminera son parcours au musée McCord d'histoire canadienne à Montréal en 2001. Lorsqu'on connaît l'histoire qui rattache cet artiste d'origine hollandaise à la Vieille Capitale, on ne peut que s'attendre à un succès considérable au cours des prochains mois.

L'univers de Krieghoff plaît ou déconcerte au départ.

Il faut d'abord retourner à cette vision très «typique» qu'il transmet du Bas-Canada au XIX<sup>e</sup> siècle, avec ses scènes de chasse et ses paysages qui célèbrent une nature aussi somptueuse que romantique. On sait à quel point tout cela ne fait guère l'unanimité. D'ailleurs, l'historien de l'art Gérard Morisset a vu dans ses tableaux un regard méprisant et hautain sur le peuple canadien-français. D'autres diront qu'il s'agit davantage de complaisance et d'amusement. Mais qui est donc cet homme à qui l'on



Death of the Moose at Sunset, Lake Famine, South of Quebec, 1859, de Cornelius Krieghoff.

consacre l'une des plus importantes expositions d'art canadien de la décennie?

Né à Amsterdam en 1815, Cornelius David Krieghoff partira pour l'Amérique en 1837, s'engageant alors dans l'armée en vue de la guerre dite des Séminoles en Floride. Dès 1840, il épouse une Canadienne française du nom

d'Émilie Gauthier avec laquelle il s'établit à Montréal. Sans véritable formation artistique, il s'adonnera à partir de 1845 à un apprentissage méticuleux en copiant des gravures européennes. Très tôt, il réussit à diffuser ses œuvres grâce à un sens aigu des affaires et à sa faculté d'adaptation face aux goûts des différentes clientèles.

Vers 1853, c'est le départ pour Québec qui correspondra alors à une des périodes les plus importantes de sa production. Au cours des dix années qui suivront, il peaufine sa conception du paysage et de la présence humaine dans l'art canadien. À partir de vues saisissantes de la région, de la ville depuis Pointe-Lévis aux

chutes de Lorette, la nature chez Krieghoff gagne en ampleur tout en empruntant la voie de la grandiloquence. Il mettra aussi en scène la vie quotidienne des Américains ou des habitants canadiens-français, s'inspirant de souvenirs de chasse et de pêche en compagnie de connaissances du milieu bourgeois anglophone. En 1864, l'artiste entreprend un séjour prolongé en Europe où la dimension anecdotique est mise en valeur.

Cette rétrospective «scientifique» de l'œuvre de Krieghoff est la plus vaste depuis celle réalisée par le Musée du Québec en 1971. On compte plus de 155 tableaux, pour la plupart des huiles sur toile, mais aussi 17 gravures et deux aquarelles, provenant surtout de l'imposante collection Thompson de Toronto, qui constitue le noyau central de l'exposition. Trois salles viennent, en quelque sorte, ponctuer l'itinéraire de ce voyage dans le Bas-Canada d'antan. On sait à quel point Krieghoff s'attachait à une représentation fidèle de la nature fondamentale de sa patrie d'adoption. Par le fait même, il s'intéresse à montrer ceux qu'il juge le plus solidement enracinés dans la culture canadienne-française: les Américains et les habitants.

Au premier étage, une installation à valeur d'introduction intitulée *Un choix éclairé* guide le visiteur dans son parcours. À l'aide de macrophotographies, le public apprend à distinguer un authentique Krieghoff d'un faux. Dans la rotonde du deuxième étage, l'aménagement avec l'aide d'objets anciens suggère un décor d'ambiance naturaliste sur le thème

de la chasse et de la pêche. Cette reconstitution met dans l'ambiance du trajet chronologique qui suit dans les deux autres salles. Grâce à un certain nombre d'îlots thématiques, où l'on perçoit la récurrence de certains sujets dans l'art de Krieghoff, les principales étapes correspondent à quatre périodes. Les débuts modestes à Boucherville et à Toronto, empreints d'une certaine gaucherie, donnent ensuite sur les passages fulgurants à Montréal puis à Québec, pour enfin se conclure avec la période de maturité de 1864 à 1872. Avec tout près de cent œuvres, le volet autour de la Vieille Capitale figure comme l'un des plus prisés. L'activité est particulièrement intense lorsqu'on se tourne vers le drame lyrique que rend *La Vapeur Québec* (1853) ou *L'Anse de Sillery*, Québec (1864). On note l'extrême souci du détail, d'une lumière particulièrement évocatrice aux moindres traits des visages humains. Il faut, bien sûr, prendre une certaine distance par rapport aux sujets du peintre et se concentrer plutôt sur le travail acharné de cet autodidacte. C'est peut-être dans les plus petits tableaux qu'on découvre ce contact naturel avec le monde le plus immédiat de l'époque.

Des plus accessibles, l'exposition Krieghoff s'adresse à ceux qui souhaitent faire une visite paisible et agréable au musée. Peu d'audace donc, sinon ces images très «touristiques» des environs. Il ne reste qu'à savoir si une telle chronique du passé arrivera à combler les attentes de la plupart des amateurs d'art.

## Le règne de la démesure

### HOMMAGE À ROSA LUXEMBURG

Jean Paul Riopelle  
Une salle permanente  
au Musée du Québec  
1, avenue Wolfe-Montcalm  
Parc des Champs-de-Bataille  
Québec

### DAVID CANTIN

Depuis sa création à l'atelier de l'île aux Oies en 1992 jusqu'à son installation récente au Musée du Québec, l'immense fresque *Hommage à Rosa Luxemburg* de Jean Paul Riopelle a traversé bien des étapes. Ce «testament artistique» est au centre de la nouvelle

salle Riopelle, qui témoigne des liens fructueux entre l'artiste et l'institution du parc des Champs-de-Bataille. Loin de l'atmosphère enfumée du Casino de Hull, il est entendu qu'un environnement muséal convient davantage à la mise en valeur de ce grand triptyque. D'autre part, l'exposition permanente cherche à mettre en perspective ce chef-d'œuvre récent dans la continuité d'une œuvre puissante et singulière.

Le projet d'une salle Riopelle au Musée du Québec n'a rien du hasard. Il suffit de retourner un peu en arrière dans le temps pour s'apercevoir que le célèbre artiste québécois compte parmi les plus généreux donateurs de l'endroit,

qui possède plus de 250 pièces (réalisées entre 1944 et 1992). L'aménagement de cette salle a pour but de susciter une dimension nouvelle face aux œuvres à travers certains regroupements ou temps forts. Elle pourra aussi se prêter à des rassemblements particuliers avec l'introduction éventuelle d'œuvres d'artistes contemporains que Riopelle avait côtoyés, à Québec comme à l'étranger. Pour reprendre les mots du directeur général John R. Porter, il s'agissait surtout de proposer «un espace ouvert à de larges horizons». Dès les premiers pas à l'intérieur, on ne peut qu'être enivré par ce territoire de lumière et de fulgurance du monde naturel.

Point culminant des dernières années de production artistique, *Hommage à Rosa Luxemburg* consiste en une séquence narrative de 30 tableaux intégrés en un triptyque d'une longueur totale supérieure à 40 mètres. Peu de jours après avoir appris le décès à Paris de son ancienne compagne, la peintre américaine Joan Mitchell (1927-1991), Riopelle entreprend cette fresque codée au vocabulaire complexe. Le titre fait référence à celle qu'il appelait sa «Rosa Malheur», une allusion ironique à Rosa Bonheur, cette virtuose de la peinture animalière, mais renvoie aussi à la célèbre militante du Parti communiste allemand. En janvier 1993, l'*Hommage* est achevé et l'artiste compte sur trois rouleaux de toile. Il devra toutefois patienter jusqu'en avril pour la voir enfin dans son ensemble. Avec l'aide du photographe Maurice Perron, il fera un premier accrochage pendant quelques jours dans la salle de bingo de Maurice Veilleux, à Sainte-Adèle. Près d'une centaine d'amis et

d'admirateurs viendront découvrir cette réalisation majestueuse dans un environnement digne des surréalistes.

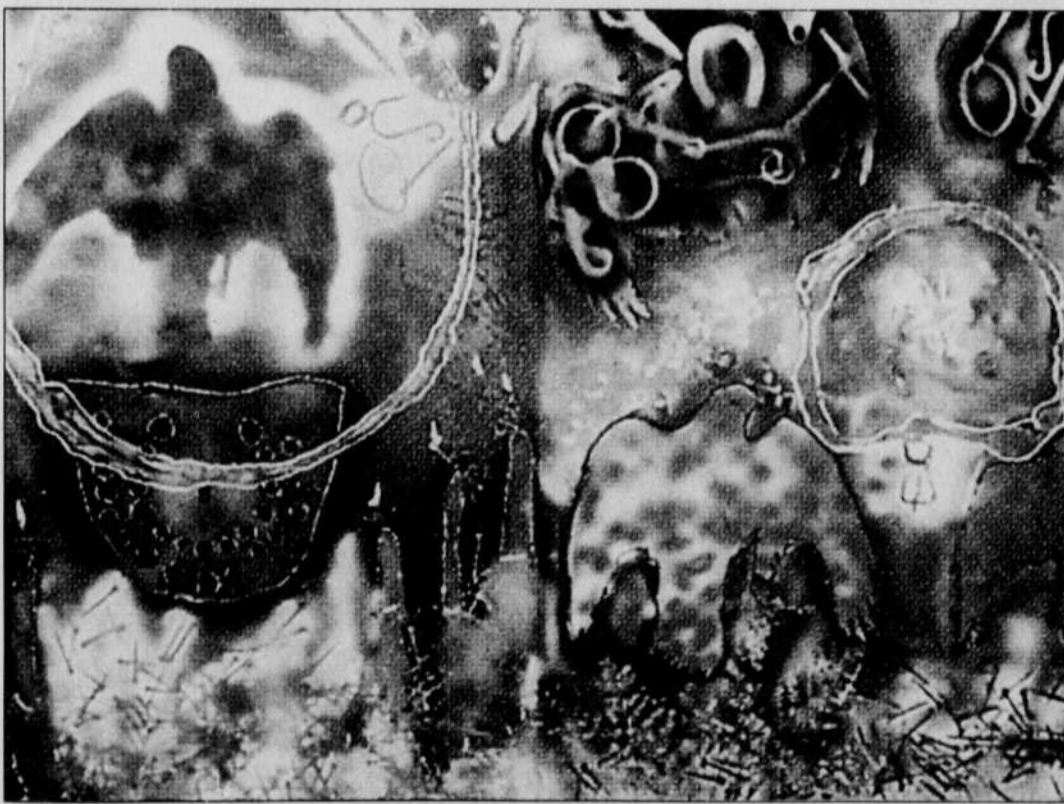
### Éloge de la liberté

Déployée sur trois pans de mur en ordre séquentiel permettant la lecture des cycles narratifs, l'*Hommage* sert de pivot au sein de l'univers Riopelle. Cette œuvre commémore les traces d'une vie, de même que la somme d'une pratique célébrant la liberté des pulsions créatrices. Autre «monument», cette fois issu de la période des grandes «mosaïques», *Poussière de soleil* (1954) montre le processus de cristallisation à l'œuvre chez Riopelle, comme ses contrastes chromatiques qui vont en s'accroissant. C'est déjà toute la force énergétique de la nature de l'*Hommage* qu'on y voit se déployer.

En parallèle, *Saint-Fabien* (1944) et *Le Perroquet vert* (1949) désignent cette chaleur du geste qui permet le croisement du réel et l'essence même derrière l'appa-

rition du visible. Le caractère narratif de l'*Hommage* se reflète également dans certaines sculptures extraites du monde onirique du peintre. *L'Ours*, acquis en 1999, prend place dans une mythologie chamannique du pouvoir et du respect face à la nature. La *Tour de vie* symbolise ce principe de vie et de fondation à travers une forme totemique. Un peu plus loin, c'est au tour de l'impressionnant *Pangnirtung* (1977) de retenir l'attention grâce à sa profondeur aussi organique qu'abstraite.

Au fond de la salle, le visiteur peut admirer un cabinet d'estampes, sous forme de meuble à tiroirs, qui transige d'une période à l'autre. De plus, au fil de ce long parcours, est présenté en séquences rotatives, en guise d'écho, un regroupement de trois grandes lithographies en noir et blanc tirées de la série des *Suites* (1972). Il y a donc beaucoup à voir et à découvrir dans cette salle Riopelle qui donne un aperçu important, de la jeunesse à la maturité, de l'œuvre du cosignataire de *Refus global*.



© JEAN PAUL RIOPELLE/SODRAC

Hommage à Rosa Luxemburg (détail), 1992, de Jean Paul Riopelle

Recherchons  
des créations  
de  
**GEORGES  
DEL RUE**

En préparation d'une exposition  
rétrospective, nous recherchons  
des bijoux et pièces d'orfèvrerie  
conçus par GEORGES DEL RUE.

Centre d'exposition  
du Vieux-Palais  
a/s Julie Marcotte  
185, rue du Palais  
Saint-Jérôme (Qc)  
J72 1X6 (450) 432-7171  
cevp@laurentides.net

### JOCELYNE ALLOUCHERIE

Oeuvres photographiques

Exposition du 14 juin au 2 juillet

Le Montréal Télégraphe

206, rue de l'Hôpital, Vieux-Montréal

Du mercredi au dimanche de 12 h à 18 h. Ouvert les samedis 24 juin et 1<sup>er</sup> juillet.

### LOUISE PAILLÉ

Jusqu'au 30 juin

galerie

**Graff**

963, Rachel Est, Montréal, Qc H2J 2J4  
Tél.: (514) 526-2616 • e-mail: graff@cam.org

## MONET RENOIR

ET LE PAYSAGE IMPRESSIONNISTE



### MUSÉE DES BEAUX-ARTS DU CANADA, OTTAWA JUSQU'AU 27 AOÛT 2000

Billets, composez le 1-888-541-8888 ou (613) 998-8888  
Pour les forfaits offerts à Ottawa, composez le 1-800-465-1867, téléphoniste 99  
Cette exposition a été organisée par le Museum of Fine Arts de Boston en collaboration avec le Nagoya / Boston Museum of Fine Arts de Nagoya, au Japon.

Musée des beaux-arts National Gallery  
du Canada  
380, prom. Sussex, Ottawa • 1 800 319-ARTS • http://musee.beaux-arts.ca

CBC • Radio-Canada  
Canada

## LIVRES

BLEU... COMME UNE ORANGE

## Le pays de la révélation sensuelle et littéraire

La Chine, le Brésil, la Grèce, l'Égypte, New York, le Grand Nord des Inuits, l'Italie, l'Argentine, la Gaspésie et l'Afrique: voilà où vous emmènera le cahier Livres du Devoir au cours des prochaines semaines si vous refusez, vacances ou non et où que vous soyez, quoi que vous fassiez, de vous départir de votre cher journal pour la période estivale.

Vous serez en bonne compagnie, et au premier chef, avec l'écrivaine et animatrice Aline Apostolska. Tous les jeudis soir de l'été, sur la Chaîne culturelle de Radio-Canada, celle-ci anime *Bleu comme une orange*, une émission qui réunit un écrivain et un artiste pour un dialogue culturel et poétique des plus évocateurs autour d'un pays. Hélas! la radio, formidable créatrice d'atmosphères, est éphémère. Qu'à cela ne tienne: *Le Devoir* saura retenir ces paroles fugitives. Chaque samedi, retrouvez la version écrite spécialement pour vous de ce qui vous aura charmés trois jours plus tôt. Cette semaine: le Brésil de Pierre Samson et Jadson Caldeira.

ALINE APOSTOLSKA

Pierre Samson a publié une trilogie brésilienne: *Le Messie de Belém* (1996), *Un garçon de compagnie* (1997) et *Il était une fois une ville* (1999) aux éditions Les Herbes Rouges. Athlétique et voyageur, il est un membre actif et impertinent de la communauté littéraire québécoise. Dans le cadre d'une résidence d'auteur, il offrira des cours à l'UQAM pendant la session 2000-01.

Jadson Caldeira vit au Canada depuis 1987. Danseur pour les compagnies L'Astragale, Pigeon International, Marie Chouinard, il a enseigné à l'École supérieure de danse du Québec. En février 2000, il présentait sa création *0,1,11 ou Sept pour les intimes* à l'Espace Tangente à Montréal. Engagé par diverses compagnies, il passera à l'été 2000 notamment aux États-Unis.

En 1996 paraissait *Le Messie de Belém*. Ce premier roman, empreint d'une sensualité ambivalente, d'une vision du monde vaste et dérangeante, propulsait son auteur, Pierre Samson, au rang envié et redouté des révélations de la littérature québécoise. Un écrivain nous était né et, avec lui, un univers spécifique qui, de toute sa puissance, nous invitait à reconsidérer le nôtre selon des critères nouveaux. A travers le Brésil, c'est bien le Québec que Pierre Samson nous obligeait à scruter, le Québec qu'il nous révélait, en miroir. Avec les deux romans qui suivirent pour former une trilogie, cette orientation se confirmait, en plus de confirmer l'auteur à sa juste place.

Mais Pierre Samson eût-il écrit s'il n'avait rencontré le Brésil? À cette question, il faut répondre par une autre: Pierre Samson eût-il rencontré le Brésil si son che-

min n'avait croisé celui de Jadson Caldeira, chorégraphe et danseur d'origine brésilienne, «tombé» dans sa vie avec la force d'un catalyseur? Ainsi, à Montréal, Jadson Caldeira devait-il révéler Pierre Samson à lui-même et à son écriture, par l'entremise du Brésil. Tout comme lui-même devait trouver son ampleur dans la ville qui, en vingt ans, est devenue l'une des plaques tournantes de la danse contemporaine actuelle.

Il s'agissait bien sûr d'un hasard et donc, selon les termes de Samson, d'un «non-choix». Caldeira l'introduit à la richesse du Brésil. Par sa bouche, l'Histoire se mêle aux anecdotes et aux souvenirs pour s'incarner en autant de personnages livrés à la sanguine de l'inspiration. Le Brésil devient plus qu'un pays du Tiers-Monde d'Amérique latine, plus qu'un mythe et, pourtant, pas encore une réalité. Pierre Samson écrit *Le Messie...* sans avoir encore foulé du pied la terre. Pourtant, rarement le Brésil fut-il plus vivant, et plus vrai, que dans cette œuvre-là.

S'il faut un lieu géographique pour révéler un lieu intérieur, si un lieu terrestre n'est jamais que l'incarnation d'une typologie psychologique et l'environnement visible, l'expression d'une vision de nyctalope, pour Pierre Samson, le Brésil fut ce lieu-là. Comme libéré d'un coin de sa rétine, le Brésil nous éclata en pleine face. À sa grande surprise personnelle. Et même à celle de Jadson Caldeira.

## Transgresser les interdits québécois

Un Brésil plus vrai que nature, qui du coup révélait aussi les raisons du «blocage» qui empêchait Pierre Samson d'écrire sur le Québec. *«Écrire sur le Québec m'atrophiait, m'aveuglait, confie-t-il au micro, c'était tout simplement impossible.»* Néanmoins, il



Rarement le Brésil fut-il plus vivant, et plus vrai, que dans *Le Messie de Belém* de Pierre Samson.

privilegie les thèmes que, selon lui, le Brésil et le Québec possèdent en commun: la quête identitaire (revendication ou usurpation); la fascination religieuse (comme héritage d'un paganisme latent); la transmutation et l'ambiguïté sexuelle (contrepont à un machisme excessif); l'omnipotence et la déification de la mère (qui cache, mal, une ignorance, sinon un mépris profond du féminin). Ces thèmes, présents dans le Québec de son enfance, y existent comme en arrière-plan, cachés et dévalorisés, occultés, «surtout en période de rectitude politique».

## La liberté du paradoxe

Jadson Caldeira sourit à l'écouter parler. Lui qui a grandi à São Paulo sait bien que le paradoxe brésilien tient à ce que l'on y valorise tout ce qui est hors normes, tout en en faisant un perpétuel objet de moquerie. Écrire, pour Pierre Samson, c'était transgresser ce «paradoxe» qui l'enchantait, c'était prendre la distance nécessaire à son envol créateur, revendiquer une liberté dans la vision du monde, mais aussi dans la forme littéraire même. Une

transgression que Jadson Caldeira vit tout autant dans sa propre création, en osant une innovation formelle dans laquelle il déteste que l'on ne voie que de l'existisme. C'est au tour de Pierre Samson de sourire: la liberté physique de Jadson, sa facilité de contact charnel, son abord tactile et exubérant en dérangeant plus d'un à Montréal. Malgré les points communs, recherchés, c'est loin le Brésil, finalement...

## Le Brésil, pour de «vrai»...

Après la parution de *Messie...* ils se sont rendus au Brésil. Samson pour découvrir et confronter son corps, sa chair, aux images jetées sur le papier. Caldeira pour se rassasier, combler un peu le manque de lumière, d'odeurs, de chaleur, de couleurs qui lui font organiquement défaut au Canada. Pour se souvenir, comme dans un recueillement nourricier. *«Pour moi, le Brésil c'est l'illusion, dit Pierre Samson, l'illusion des sourires qui cachent plus qu'ils ne révèlent, le leurre du bonheur au soleil.»* Pour Jadson Caldeira, *«le Brésil, c'est le souvenir, le pays dont je me souviens, et*

*où je me souviens.»* Celui de l'enfance, heureuse, même si elle n'efface pas la conscience de la réalité. Ce manque qui, malgré l'adaptation volontaire à l'Amérique du Nord, tapisse son inconscient et éclate, souverain, dans son œuvre chorégraphique.

Tous deux confient leur vision d'un Brésil vrai. Vrai, incontestablement, c'est-à-dire tel qu'ils l'ont vraiment vécu.

## La conscience du corps

Le corps de Pierre Samson se souvient encore précisément de la chaleur qui l'inonda à l'instant où, pour la première fois, il foula le tarmac de Belém. *«Défrisant, pour quelqu'un qui avait les cheveux longs à l'époque!»* Revigorant, pour Jadson Caldeira, qui en manqua si longtemps. Avec la foule compacte s'impose la conscience du corps, le sien, celui des autres, tous les corps amalgamés comme dans un seul corps magmatique pareil à celui d'une orixá, une de ces divinités païennes qui peuplent l'univers littéraire de Pierre Samson. Les 170 millions de Brésiliens qui vivent ce contact charnel au quotidien en sont peut-être fatigués. Pierre Samson, pour sa part, s'en nourrit. Les odeurs qui s'en dégagent, mêlées à celles des fruits et du poisson exposés sans protection au soleil, exercent sur ses sens un pouvoir simultanément répulsif et magnétique.

Tous deux s'entendent pour parler de ferveur charnelle. D'une dimension quasiment mystique que l'on retrouve au Brésil dans les églises, dans les stades de foot — et de plus en plus souvent, les stades de foot prenant le relais des églises devenues trop exigües... — dans le syncrétisme, héritier d'un passé d'esclavage, le *candomblé*, qui mêle les figures chrétiennes (catholiques) aux entités païennes, dans des fêtes improvisées le soir sur les plages, dans les violences qui éclatent dans les favelas, et lors du Carnaval, *«dernier party autorisé avant le jeûne du Carême»*, souligne Pierre Samson. Le Carnaval qui, selon Jadson Caldeira, permet de *«sortir de sa peau»*, pendant quatre jours, *«d'exorciser la misère et les agonies du jour»*.

**Sexualité et ambivalence**  
Et, liée à cette ferveur charnelle, la sexualité, partout présente. *«La sexualité, c'est l'endroit où l'on emmène notre énergie»*, explique Jadson Caldeira. Trop plein qui, sans exutoire, devient vite passionnel, meurtrier ou, plus certainement, suicidaire. Le soleil, le sexe, la mer, le foot qui permet aux enfants de s'identifier à la réussite de leurs héros, ne sont que des antidotes à la misère, mais aussi de vrais plaisirs

gratuits, accessibles. Des plaisirs de gens pauvres, et d'une pauvreté proportionnelle à la couleur de la peau. Le Brésil reste le pays où la beauté des habitants reste indissociable de la réussite du métissage, mais où la stratification sociale demeure rigoureuse et incontournable. Sauf que, pour Samson, *«il faut bien se rendre à l'évidence que tous les mélanges ne sont pas réussis. Ainsi, les Nordestinos restent, à tort ou à raison, réputés pour leur laideur, peut-être due à des mélanges trop inattendus (Hollandais, autochtones et Noirs)»*...

Il conclut sur l'ambivalence sexuelle, rejetée lorsqu'elle est synonyme d'homosexualité mais si librement consentie lorsqu'il s'agit des travestis. *«Les travestis ne représentent pas une gifle pour la virilité»*, précise Caldeira. Tout au contraire, cette tradition devenue brésilienne s'inscrit dans la droite lignée du syncrétisme dominée par les figures féminines, qui valorise l'androgynie et la féminisation des hommes: *«J'y vois une conséquence logique du machisme»*, analyse Pierre Samson qui, dans son dernier livre, *Il était une fois une ville*, a voulu exprimer cette ambivalence à travers le personnage du travesti Nascé.

## Le sourire, néanmoins...

Gentillesse, ferveur, liberté d'être malgré la misère et l'agonie, les dissensions sociales: tout cela n'efface pas le sourire. N'élève rien aux petits matins enchanteurs au bord de la mer, à Bahia ou à Porto Alegre, ou à Ouro Preto, de préférence à Rio où Pierre Samson a refusé d'aller. Une lucidité vis-à-vis de soi-même, une disponibilité devant la vie qu'ils ont rapportée dans leurs bagages.

Tout un univers, complexe et merveilleux, qui peuple les livres de Pierre Samson qui, ayant achevé sa trilogie brésilienne, cherche le lieu de sa prochaine inspiration. Un nouveau miroir pour lui, et pour nous.

*Cette série estivale est issue d'une collaboration spéciale entre Le Devoir et la Chaîne culturelle de Radio-Canada. Tous les samedis de l'été, Aline Apostolska offre la version écrite de l'émission Bleu comme une orange, diffusée le jeudi à 22h sur les ondes de la Chaîne culturelle, 100,7 FM. Cette émission vous invite au voyage et à la découverte, en compagnie d'écrivains et de voyageurs de renom. Bleu comme une orange est aussi un voyage sonore et musical réalisé par Clotilde Seille. Jeudi 29 juin, à 22h: Bleu comme... La Chine, avec Charles Foran et Tao Ye, 100,7 FM. bleucommeuneorange@montreal.radio-canada.ca*

Entrevue avec Serge Bouchard

## Conversation dans un diner

## LE MOINEAU DOMESTIQUE

Serge Bouchard  
Boréal, 2000, 208 pages.  
(1<sup>re</sup> édition: Guérin, 1990)

SERGE TRUFFAUT  
LE DEVOIR

Il y a peu, les éditions du Boréal ont republié un ensemble se composant d'une soixantaine de textes écrits par Serge Bouchard, anthropologue de formation, sociologue du quotidien. Intitulé *Le Moineau domestique*, l'ouvrage avait paru il y a dix ans de cela chez Guérin Littérature. Faute d'attention particulière, ces récits passèrent pratiquement inaperçus... si ce n'est que certains d'entre eux avaient tout d'abord été publiés dans *Le Devoir* au cours de l'été 1988.

Pour souligner la parution de cet ouvrage ainsi que le retour de Serge Bouchard parmi nous à compter de mardi prochain, nous l'avons rencontré. Afin de bénéficier de son talent en décryptage précis des faits du quotidien comme des lieux communs, nous avons tenu à le rencontrer dans une espèce en voie de disparition, le *diner*, afin qu'il improvise une de ses analyses qui en font un philosophe hors pair du quotidien.

*«Le diner est né au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale. Je pense que sa grande époque va de 1945 à 1960. En tout cas, il symbolise à bien des égards l'apparition de la modernité, de la joie de vivre et de la prospérité que l'Amérique du Nord a alors connues. Ses matériaux tout en chrome, ses banquettes en cuirette, ses tables en formica ont eu beaucoup d'influence sur le Canadien français catholique. Celui-ci modernise sa cuisine en s'inspirant de ce qu'il a vu dans les diners.»*

*«Les curés étaient en maudit. Ils n'aimaient pas ce type de restaurant qui ne vendaient pas d'alcool. À l'époque, les tavernes étaient réservées aux hommes, ce qui n'était pas le cas des diners. Les filles pouvaient y aller. Et ça, les curés ne l'appréciaient pas parce qu'on ne pouvait plus chapeonner les filles qui écoutaient en compagnie des garçons le rock and roll d'Elvis Presley, Bill Haley, Carl Perkins. Les photos de James Dean et Marlon Brando, les idoles de l'époque, ornaient les murs de ces restaurants.»*

*«L'évolution du menu des diners est intéressante à analyser parce qu'elle révèle, à sa manière, les vagues d'immigration qui ont ponctué notre histoire récente. Au début, ils proposaient avant tout le grilled-cheese, le hot-chicken, le club sandwich. Puis s'est ajoutée la pizza. Ensuite, on a incorporé des mets chinois. C'était curieux, parce que sur les affiches on pouvait lire, sous le nom propre, cuisine canadienne, pizza, mets chinois. J'espère d'ailleurs qu'on va conserver ces affiches.»*

*«Au début des années 60, le diner fut attaqué de toutes parts. Entre les stands à patates frites et surtout les A & W, le diner a passablement écopé. Le fast-food a été le grand ennemi du diner. Il a mal résisté à cela. Aujourd'hui, les chaînes comme Nickel's qui copient son modèle consacrent la mort du diner.»*

## Un rêve

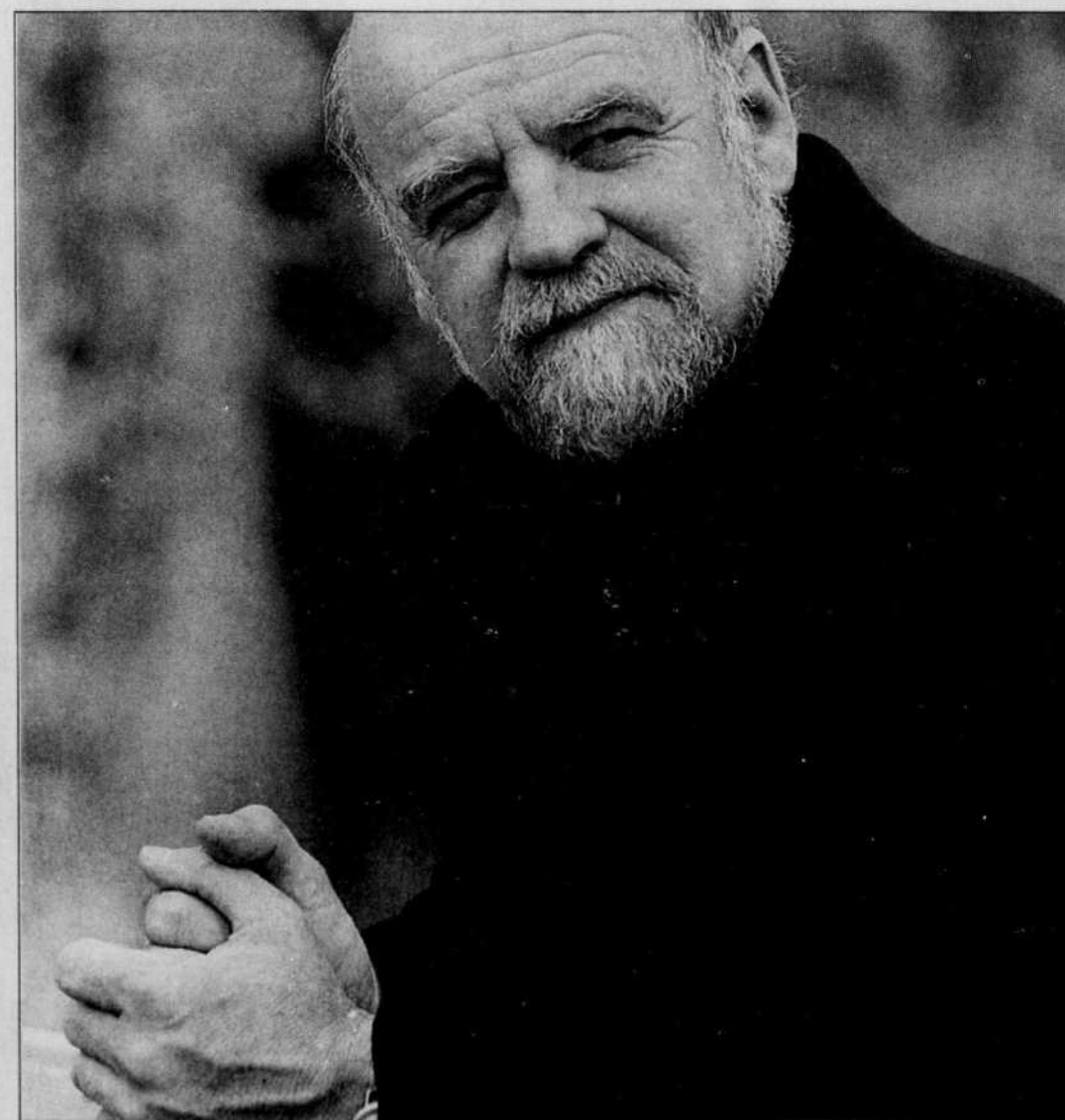
Une fois cette improvisation sur le diner achevée, on a abordé mille et un sujets avant de rentrer dans le vif sujet: pourquoi cette réédition du *Moineau domestique*? Dans la volonté manifestée auprès des Éditions du Boréal de voir ce livre remis en circulation, il y a une bonne dose de sentiment. Jeune, Serge Bouchard voulait

tout d'abord être joueur de hockey comme la majorité des jeunes de son temps. Puis, quelques années ayant passé, il rêvait d'être écrivain. Ensuite, il souhaitait être animateur de radio. Enfin, il se décida à être anthropologue. Il le devint à temps plein, après avoir signé une thèse de doctorat sur les camionneurs.

En 1988, se produit un heureux accident. Il est présent à une de ces réunions que tiennent régulièrement les universitaires lorsqu'il réalise qu'il est entouré de dogmatiques. *«Il se trouve que j'aime parler et écouter. J'aime d'autant plus le dialogue que je n'aime pas les guerres d'opinion, les positions dogmatiques. Alors après cette réunion, j'ai écrit un texte intitulé «Pro-Forma». J'ai éprouvé un grand plaisir à l'écrire. Je travaillais dans un centre de recherche. J'ai fait circuler mon texte que des collègues ont suffisamment apprécié pour me demander d'en composer d'autres. Je me suis mis à faire un texte par semaine. Puis j'ai collaboré au Devoir en 1998. Sans m'en rendre compte, je me suis retrouvé avec assez de textes pour faire un livre que vous avez aujourd'hui entre les mains.»*

*Le Moineau domestique* symbolise la réalisation d'un grand rêve de Bouchard: être écrivain. A bien des égards, il est l'ancêtre de la série *Lieux communs* qu'il signe avec son ami Bernard Arcand, également anthropologue. Incidemment, ce duo nous promet un autre épisode des *Lieux communs* pour cet automne.

En attendant, dans ce *Moineau domestique* empreint de cette ironie chère à un de ses deux maîtres, le philosophe Vladimir Jankélévitch, l'autre étant Montaigne, on a retenu cette phrase: *«Depuis que je suis né, j'ai eu quarante ans au moins quarante fois et je l'aurai encore au fil de mes an-*



ÉRIC ST-PIERRE LE DEVOIR

*Le Moineau domestique* symbolise la réalisation d'un grand rêve de Serge Bouchard: être écrivain.

*nées. À ce titre, l'être n'a pas d'âge, il n'a que des états d'esprit. Demander son âge à quelqu'un, c'est lui demander bien peu de chose. de-*

*mandez-lui plutôt à quelle somme de désespoir il en est rendu et vous serez mieux informés.»*  
La suite de cette aventure

unique, cette aventure unique amorcée il y a douze de cela, se poursuivra à compter de mardi prochain dans nos pages.